

The University of Chicago Libraries



67-
Baudrillard -

La religion romaine

bound with

Dotter. La religion des Celtes

G. Romain. L'Église catholique
et les protestants

R.P. Hamérian. De la prospérité
comparée des nations
catholiques

Jh. Ontolan. La fausse
science contemporaine

Serbellanges. L'art et
la morale

8/6

for

18807

153096



SCIENCE ET RELIGION
Etudes pour le temps présent

LA
RELIGION ROMAINE

PAR
André BAUDRILLART
Agréé de l'Université



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & C^{ie}

4, RUE MADAME ET RUE DE RENNES, 50

1905

Tous droits réservés

BL810
.B34

DU MEME AUTEUR

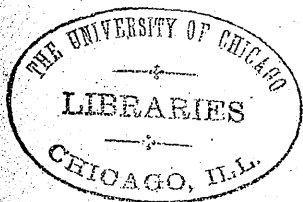
Les Divinités de la Victoire en Grèce et en Italie. 1 vol.
in-8°. Paris, Thorin, 1894.

Saint-Paulin, évêque de Nole. 1 vol. in-12. Paris, Lecoq, 1904.

COLLECTION SCIENCE ET RELIGION

Les Catacombes de Rome. 2 vol., 1903.

La Charité aux premiers siècles de l'Eglise. 1 vol. 1903.



SAINT-AMAND, CHÉR. — IMPRIMERIE BISSIÈRE

Pur,

LA RELIGION ROMAINE

1546576

CHAPITRE PREMIER

Complexité du sujet. — Les sources. — Divisions.

I

Il ne peut être ici question même d'esquisser une histoire de la religion romaine. Il y faudrait pour le moins un gros volume. A peine pourra-t-on prétendre à en indiquer sommairement les maîtresses lignes, à en dégager l'esprit dans ses phases successives. Nulle histoire ne présente moins d'unité. Il n'y a pas, en effet, d'évolution de la religion romaine, mais une série de juxtapositions constituées par les éléments les plus divers et parfois les plus contradictoires. Quel rapport entre l'étroite religion d'une petite peuplade italique, agricole et guerrière, et le vaste syncrétisme de la puissance mondiale qui des bords du Tibre rayonne jusqu'aux extrémités du monde connu des anciens ? L'histoire de la religion romaine offre le spectacle d'un flux qui, venant battre les murailles de la Ville-Reine, lui apporte les croyances et les pratiques des centres religieux les plus lointains, et d'un reflux qui remporte ces mêmes croyances pour en opérer la diffusion, et en même temps, à partir de l'Empire, dépose partout le culte qui deviendra comme le ciment de l'unité politique et morale, à savoir celui des empereurs et de la déesse Rome. Mais ce n'est pas tout. La religion, considérée de tout temps à Rome comme fonction politique, apparaît à des hommes d'Etat clairvoyants

comme fonction sociale et à ce titre se mêle étroitement à l'histoire intérieure de Rome à certaines époques.

En ce qui concerne l'individu, la conscience, comme elle n'est nullement dogmatique, elle change totalement d'aspect suivant les besoins religieux qui naissent spontanément dans la société humaine, suivant le degré de civilisation et d'affinement où elle est parvenue, suivant l'état économique, moral, intellectuel des populations.

Enfin la philosophie s'ingère de bonne heure dans les questions religieuses. Les divers systèmes se retrouvent en lutte sur ce terrain particulier, les uns pour battre en brèche les croyances, les autres pour les justifier au nom de l'utilité pratique, d'autres encore pour les maintenir en essayant d'en fournir des explications rationnelles. Mais en s'élargissant de plus en plus, de telles explications, comme l'a bien senti saint Augustin, qui paraissent d'abord fortifier le paganisme en l'étayant de raison, le minent sourdement, et insensiblement le conduisent à sa ruine en le livrant au christianisme tout prêt à en recueillir l'héritage.

On voit quelle est la complexité de cette étude, à combien de questions elle touche, que de problèmes elle soulève, que de vues générales, que de détails elle comporte. A dire le vrai, c'est une mer immense dont la surface seule est assez bien connue, mais dont les profondeurs n'ont été explorées qu'en quelques points.

II

Que d'obscurités, en effet, les sources qui alimentent l'histoire de la religion romaine ne laissent-elles pas subsister ! Nombreux, il est vrai, sont les documents, mais combien disséminés et fragmentaires, combien superficiels souvent, entachés d'inintelligence ou de partis pris politiques ou philoso-

phiques qui dénaturent le sens des faits ! Puis, ce qui est plus grave encore, volontairement, l'antiquité, avec un peu moins de jalousie peut-être dans sa dernière période, a soigneusement gardé le secret du sens ésotérique de la plupart de ses croyances et de ses cérémonies. Nous voyons le décor du drame, les paroles le plus souvent nous échappent.

Les sources de l'histoire de la religion romaine sont littéraires, épigraphiques, archéologiques.

Sources littéraires. Il n'est presque aucun écrivain latin qui ne fournisse quelque contribution à l'histoire de la religion. Malheureusement, la littérature romaine ne commence qu'à une date où Rome a déjà perdu une partie de son génie propre. Parmi les poètes, Virgile avec son savant commentateur Servius, Ovide dans les *Métamorphoses* et surtout les *Fastes*, sorte de calendrier religieux qui s'arrête malheureusement avec le sixième mois de l'année, sont particulièrement riches en informations. Tous les historiens, Tite-Live en première ligne, sont à consulter. Puis viennent les érudits : Varron, le plus savant de tous, dont Macrobe et saint Augustin nous ont transmis de nombreux extraits, tirés surtout des *Antiquités divines et humaines* ; Paul, l'abréviateur carolingien de Festus qui lui-même avait résumé la *Signification des mots* de Verrius Flaccus, contemporain d'Auguste ; Pline l'ancien, dans son immense compilation ; Aulu-Gelle, Macrobe, avec ses *Saturnales*. Les écrits de Cicéron, en particulier le *De divinatione*, fournissent de nombreux renseignements ; Lucien, Apulée, l'empereur Julien, sont très instructifs, chacun pour leur temps. Enfin les Pères de l'Eglise et divers auteurs chrétiens, tels que Tertullien, Arnobe, Lactance et d'autres, en réfutant la religion ancienne nous la font connaître mieux que la plupart des auteurs païens. Il faudrait ajouter un certain nombre d'auteurs secondaires, jusques et y compris l'époque byzantine, dont les écrits méritent plus ou moins de confiance.

Sources épigraphiques. Elles comprennent d'abord la multitude des dédicaces et documents divers se rapportant à des temples, à des autels, à des statues, des inscriptions funéraires. Puis viennent quelques textes plus étendus (1), actes ou fastes de collèges sacerdotaux, dont les plus importants sont les *Tables Eugubines*, trouvées à Gubbio (*Iguvium*), en Ombrie, qui contiennent le rituel d'une corporation religieuse, et les *Actes des frères Arvales* qui rappellent année par année, de 41 à 238 de notre ère, tous les faits qui intéressent le collège et contiennent le célèbre *chant* qui a donné lieu à tant de savantes discussions (2). On peut citer encore les *Actes des jeux séculaires* (3). Enfin divers *Fastes* ou *calendriers* nous renseignent sur la date des fêtes, le lieu de leur célébration, leur nature, leur origine, etc. (4).

Sources archéologiques. Ce sont les monuments tels que temples, statues, bas-reliefs, peintures, qui nous renseignent sur la diffusion des divers cultes, les attributs des divinités, l'idée morale qu'on attachait à leur personnalité et aux cérémonies de leur culte, et qui souvent ajoutent le plus lumineux commentaire à des textes demeurés vagues ou obscurs.

III

De tout ce qui précède, il résulte que nulle part plus que dans l'histoire de la religion romaine, il importe de distinguer les époques. Il faut aussi ne pas confondre les croyances et le culte, celui-ci, partie intégrante de l'organisation de l'Etat, demeurerait beaucoup plus immuable que celles-là.

(1) BRÉAL. — *Tables Eugubines*, 1875.

(2) HENZEN. — *Acta fratrum Arvalium quæ supersunt*, 1874, et *C. I. L.*, VI, 2023-2119. — EDON. — *Nouvelle étude sur le chant lémural*, 1884 (résume la question et propose une solution personnelle à l'auteur).

(3) *Ephemeris epigr.*, VIII, p. 225 et suiv.

(4) La plupart au tome I^{er} du *C. I. L.*, 2^e éd., p. 203 et s.

L'époque primitive s'étend de la période obscure des origines à celle des Tarquins. Avec ces rois s'introduit l'influence étrusque, et par les Etrusques d'une part, par les relations avec la Grande Grèce d'un autre, l'influence grecque et l'anthropomorphisme. C'est alors et dans les années qui suivent que se constitue le culte officiel.

Après les guerres puniques, et encore sous l'influence grecque, la philosophie pénètre à Rome et avec elle le scepticisme religieux. Le culte subsiste, immuable, mais la foi périclité au point de disparaître presque.

Arrive l'Empire. Le rétablissement de l'ancienne religion fait partie du plan politique d'Auguste. D'ailleurs l'anarchie qui a précédé l'avènement du premier empereur a jeté dans les âmes un trouble profond, favorable au réveil du sentiment religieux. On assiste alors à une véritable renaissance du paganisme. Le culte Impérial devient une sorte de religion d'Etat qui embrasse tout l'Empire.

Puis les cultes Orientaux envahissent tout, et avec eux la superstition, la magie, l'occultisme sous toutes ses formes, mêlés de sensualisme et de cruauté.

Cependant l'humanité a soif de mysticisme, de sainteté. Les cultes d'Isis, de Mithra, avec leur théologie savante, leur tendance monothéiste, donnent aux meilleurs de leurs adeptes de hautes satisfactions.

Parallèlement, et par suite tant des exigences de la raison que de l'unification de l'Empire, le syncrétisme, surtout au III^e siècle après Jésus-Christ, assimile, réduit les uns aux autres des dieux d'origines diverses. C'est ainsi que par une singulière destinée, le paganisme en s'élevant se détruit lui-même et prépare l'adhésion du monde au christianisme. Le paganisme de Julien est incomparablement plus pur et plus profond qu'aucun de ceux qui l'ont précédé, pourtant c'est avec lui que périclité l'ancienne religion.

CHAPITRE II

Caractères de la religion romaine. — Idéalisme et abstraction. — Les *Indigitamenta*. — Les grands dieux. — Lares, Pénates, Génies. — Rapports entre l'homme et les dieux. — Les auspices. — Tendances morales de la religion romaine.

I

Rien ne diffère plus de la religion grecque, avec son naturalisme poétique et son anthropomorphisme inspirateur de la poésie et de l'art, que la religion romaine primitive. Celle-ci est purement abstraite et idéaliste, bien que d'un idéalisme très étroit. Ses dieux n'ont ni représentation plastique ni histoire. En leur honneur point de fêtes brillantes, mais un culte superstitieux, formaliste jusqu'à la plus excessive minutie. Aussi l'étude des dieux est-elle peu de chose, celle du culte presque tout. Il n'y a pas, à Rome, une religion d'Etat, car, en principe, chacun est libre d'adorer les dieux qu'il lui plaît, mais un culte d'Etat, car ne peuvent être adorés publiquement que les dieux reconnus et admis par le Sénat, et les prêtres sont des fonctionnaires publics. D'ailleurs on ne rencontre aucun dogme.

La religion romaine n'est pas isolée : elle se rattache par ses origines et par son esprit au groupe des religions italiques (1).

De ce groupe deux variétés ont contribué à son élaboration : les Latins et les Sabins, mais après l'admission de Titus Tatius et des Sabins dans la communauté romaine. Parmi les éléments latins, il faut encore distinguer ceux qui proviennent de la tribu des Ramnès, ceux qui proviennent de la tribu des

(1) BRÉAL. — *Tables Eugubines*. On sait qu'il existait chez les Osques des associations religieuses semblables aux collèges de prêtres romains. Il paraît certain qu'il y en avait ailleurs.

Titius. De la fusion de tous ces cultes, dont l'esprit est identique, sortit la religion romaine.

Pour toute la première période, c'est-à-dire jusqu'aux Tarquins, le seul produit de l'influence étrusque paraît avoir été l'haruspicine, qu'il ne faut pas confondre avec l'art des augures, et qui comprenait divers moyens de reconnaître la volonté des dieux. Les augures, chargés d'orienter les temples, de consacrer les villes, de consulter le vol des oiseaux et d'interpréter les éclairs et le tonnerre, formaient un collège officiel. L'haruspicine fut toujours une industrie privée, et généralement peu considérée.

II

Les dieux sont en nombre indéfini. Chaque phénomène naturel est l'œuvre d'une divinité distincte. En veut-on un exemple ? Pour faire pousser un épi, saint Augustin (1), d'après Varron, n'énumère pas moins de onze dieux : *Segetia* est la déesse des moissons, mais *Proserpine* veille aux germes du grain, *Nodotus* aux nœuds de la tige, *Volutina* à l'enveloppe de l'épi, *Patelena* à l'issue, *Hostilina* à la barbe, *Flora* au blé en fleurs, *Lacturcia* au lait qui précède le grain, *Matura* à la maturation, *Roncina* le protège après qu'on l'a coupé, *Tutilina* lorsqu'il est en gerbes ! Pour garder une porte, il ne faut pas moins de trois dieux : *Forculus* préside aux vantaux, *Cardea* aux gonds, *Limentinus* au seuil (2). Il en est de même pour tous les actes de la vie humaine, décomposés à l'infini par une subtile analyse. C'est ainsi que le panthéon romain pouvait s'augmenter et, de fait, s'augmentait sans cesse. Cette extraordinaire division de la divinité trahit au fond une tendance panthéistique plus que polythéiste. Il importait de connaître tous ces dieux

(1) AUG. — *Div. civ.*, IV, 8.

(2) SAINT AUG. — *Loc. cit.*

pour les invoquer au besoin. Aussi en avait-on composé des listes, la *indigitamenta* de *indigitare*, qui signifie se rendre un dieu favorable par l'invocation et le sacrifice qui lui conviennent en propre. Numa, disait la tradition, était l'auteur de ces listes. Une foule d'abstractions personnifiées, Victoria, Fortuna, Volupta, Virtus, et bien d'autres y étaient inscrites. Toutes ces divinités constituaient les *Dii certi*, c'est-à-dire ceux dont les attributions étaient bien connues (1).

Mais il est temps de signaler ici une subtilité comme en présente sans cesse l'histoire des religions. Tous ces dieux des *indigitamenta* n'étaient originellement et dans le fond que des noms. Ils se rattachaient à des divinités d'un caractère plus général dont chacun d'eux représentait un aspect particulier. Cependant on les considérait comme ayant une personnalité. Par exemple *Iterduca*, *Domiduca*, *Fluonia*, *Ossipago*, *Cinxia*, *Lucina*, n'étaient que des surnoms de Junon (2). Ainsi, selon la fine remarque de Marquardt, un dieu se faisait concurrence à lui-même (3). Avec cette fureur d'abstraction, on invoquait *Jupiter* comme *Jupiter Libertas*, *Jupiter Fulgur*, *Jupiter Juventus*, *Jupiter Pecunia*, etc. (4), et simplement, si l'on voulait sous les noms de *Libertas*, *Juventus*, *Fulgur*, *Pecunia*, etc. Encore n'était-ce pas assez : *Jupiter Libertas* se présente sous les formes de *Jupiter Liber*, *Jovis libertas* (5), et ainsi de suite.

En somme, à supposer que la trace fût demeurée

(1) Varron distingue les *dii certi*, les *dii incerti*, sur lesquels il manquait de renseignements, les *dii selecti* qui avaient des temples. Mais cette division est arbitraire et appartient à l'auteur des *Antiquités humaines et divines*.

(2) AUG. — *Op. cit.*, VII, 24. ARNOBE. — I, 36, etc. MARQUARDT. — I, p. 24.

(3) MARQUARDT. — I, p. 25.

(4) MON. ANCYR. — 4, 6 ; C. I. L., VI, 2295 ; *id.*, 5574. AUG. — *De civ. d.*, 7, 11.

(5) Cf. AULU-GELLE. — 13, 23. *Luam Saturni... Horam Quirini, Viriles Quirini*, etc.

de chaque opération de ce travail microbien qui décomposait incessamment l'idée divine, on eût pu sans doute rattacher la foule obscure des *dii certi* à un nombre infiniment plus restreint de grandes divinités. On peut le faire pour quelques-uns : Ainsi *Pax*, nous dit-on, était représentée avec les attributs de Cérès (1), *Febris* se rattachait à Saturne (2).

Le groupement par douze des divinités importantes était commun en Italie. Rome adorait ainsi ensemble douze grands dieux, ou *consentes*, six masculins, et six féminins. Ennius les énumère en deux vers bien connus :

Juno Vesta Minerva Ceres Diana Venus Mars
Mercurius Jovi Neptunus Volcanus Apollo (3).

Toutefois le plus vénéré des anciens dieux était Janus. Un peu délaissé plus tard, il était comme le Zeus des Grecs, le-principe de toutes choses. Puis venaient par ordre hiérarchique Jupiter, Mars et Quirinus (4). Seul de tous les dieux romains, Janus représenté avec une double face pouvait montrer une effigie.

Si l'on ignorait le sexe d'un dieu, on avait soin de l'invoquer par la formule *sive deus, sive dea* (5), et ceci montre bien encore qu'on attachait à chaque dieu une idée de personne. Souvent les dieux allaient par couple, ainsi Janus ne se séparait point de Jana, Saturne de Ops, Jupiter de Junon, etc.

Parmi les dieux les plus importants, Varron cite

(1) TIBULLE. — I, 10, 67. Non à l'origine puisque les dieux n'avaient pas d'image.

(2) Theod. Priscian., cité par MARQUARDT, I, p. 29.

(3) ENNIUS. — *Fragm.* 45 (éd. Wahlen).

(4) FESTUS, p. 185^a. L'ordre des sacrédoces était le même. Le premier des prêtres était le *Rex* ou *roi des sacrifices* qui sacrifiait à Janus, puis venaient le *Flamen Dialis*, le *Flamen Martialis*, le *Flamen Quirinalis*, et seulement au cinquième rang, le *Pontifex maximus*.

(5) Ainsi les ARVALES, HENZEN, *Acta*, p. 144. Cf. les formules *sive femina sive mas* (SERVIUS, *Ad Aen.*, 2, 351) ; *sive quo alio nomine fas est appellare* (MACROBE, 3, 9, 10 ; SERVIUS, *loc. cit.*).

encore Saturne, Genius, Sol, Orcus, Liber Pater, Tellus et Luna.

Nous n'avons pas encore atteint le dernier terme de l'abstraction romaine ! Tout être, tout objet, tout geste pour ainsi dire avait, nous l'avons vu, son dieu distinct. Mais en outre, chaque peuple, chaque ville, chaque famille, chaque lieu, chaque individu avait son *Génie* protecteur, qui naissait et mourait avec lui. Sous l'empire le culte des *Génies*, en particulier du *Génie* de l'empereur, prit un grand essor (1).

Toute cité, tout foyer avait ses divinités tutélaires. *Vesta* présidait au foyer de la cité. Les Mânes, ou ancêtres divinisés, les lares, dieux protecteurs, veillaient au foyer de la famille.

En sortant de chez lui, en y rentrant, le père de famille devait jeter sur leurs autels quelques grains d'encens (2).

Ainsi le Romain vivait dans une relation continue avec les dieux. Aucun acte de sa vie publique ou privée n'échappait à l'action divine. C'est pourquoi les Grecs estimaient la religion romaine supérieure à la leur. Elle introduisait dans la vie un élément de sérieux, de régularité qui manquait à la leur. C'était avec raison, pensaient-ils, que les Romains se disaient les plus religieux des hommes, *mortalis religiosissimi* (3).

Pourtant l'idée qu'ils se faisaient des rapports de l'homme avec les dieux était, nous semble-t-il, bien terre à terre. Les dieux peuvent faire du bien et du mal. Il importe donc de se concilier leur bienveillance. Pour cela, il est indispensable de les invo-

(1) En ce qui concerne les personnes, le génie paraît moins un être distinct que la partie la plus subtile de la personne même.

(2) V. FUSTEL DE COULANGES. — *La Cité antique*. Les lares et les manes paraissent quelquefois pris les uns pour les autres.

(3) SALLUSTE. — *Bellum Catil.*, XII.

quer selon qu'il leur convient. C'est un trafic, un marché, qui ne porte que sur les biens temporels. L'homme pieux doit réussir en ses entreprises. Surtout il ne faut pas se tromper dans la formule. Ces formules ont été rédigées, une fois pour toutes, par ceux qui ont la science. Tout y est prévu, exprimé : l'invocant répète mot pour mot ce que lui souffle le prêtre. Rien ne doit troubler le sacrificateur. Sa tête est couverte d'un voile. Un silence absolu est de rigueur. La moindre erreur, la moindre omission entraîne la nullité et tout est à refaire.

Puisqu'il importe avant tout de ne pas mécontenter les dieux, il faut s'assurer qu'aucune entreprise n'est contraire à leur volonté. Or, il existe un moyen de contrôler cette volonté. C'est la science des auspices, exercée officiellement par les *augures*, d'une manière privée par les *haruspices*. Il en résulte que les auspices sont à Rome « la base et la consécration de l'autorité publique (1) ». Le droit d'auspices se transmet de magistrat à magistrat. La nomination des magistrats et leur entrée en charge, la tenue des assemblées, des comices électoraux, législatifs, judiciaires, le départ des armées, en un mot tous les actes de la vie publique, ne pouvaient se faire que sous des auspices favorables, sous peine de nullité et de sacrilège. On voit par là quelle arme le droit d'auspices était entre les mains des patriciens, quel intérêt eurent les plébéiens à lutter pour conquérir ce droit. Le droit augural constituait, il est à peine besoin de l'ajouter, toute une science, fort compliquée.

De même que les augures publics sont à la base de toute entreprise publique, de même les particuliers consultent pour tous les actes importants de la vie des augures privés, qui pratiquement se confondent avec les haruspices. En outre, la superstition ajoutait foi à une foule de signes d'après lesquels on se décidait à accomplir ou à ajourner même les actes les plus insignifiants.

(1) *Dict. des antiq.*, art. *Auspicia*, de BOUCHER-LECLERCQ.

III

Il est un aspect de la religion romaine primitive que l'on ne doit pas négliger. C'est un lieu commun de répéter que les religions antiques n'ont aucun rapport avec la morale. Comme beaucoup de lieux communs, ce n'est là qu'un à peu près. On est frappé de l'immoralité des fables mythologiques, des orgies honteuses admises par certains cultes orientaux, du naturalisme dangereux de certains autres, de la cruauté de quelques rites. Mais ce n'est là qu'un aspect des religions antiques, entre lesquelles il importe d'ailleurs de distinguer. En dépit des erreurs qui défigurent l'idée divine, des débauches et des crimes qui se couvrent du manteau de la religion, chez tous les peuples de culture ou de tendances supérieures, les grandes notions de perfection, de justice, de pureté, de bonté, transparaissent malgré tout. L'Apollon de Delphes exigeait que ses fidèles se présentassent devant lui avec un cœur pur, et ses prêtres tentèrent d'inculquer au peuple, à l'aide de la foi, des préceptes de morale. La croyance à la Némésis, aux Furies vengeresses du crime ont leur source dans ce besoin inné de justice qui est dans le cœur de l'homme et dont il cherche naturellement la réalisation en dehors et au-dessus de lui-même. L'esprit romain n'échappe pas à cette loi. Par dessus la conception étroite de ses divinités, l'idée morale apparaît, et il faut reconnaître que les prêtres firent beaucoup pour la développer et surtout pour l'imposer. Jupiter est le témoin des serments (1). C'est son nom qu'invoque le fécial lorsqu'il atteste les droits du peuple romain. Un traité est un acte religieux où les dieux sont pris à témoin. Malheur au sacrilège qui le viole injustement.

(1) Les Romains, dit Polybe, n'ont besoin que de la religion du serment pour garder une inviolable fidélité dans les affaires d'argent. POLYB., VI, 56.

Vesta, déesse du foyer, devient le symbole de la pureté, honneur de la vie familiale. Ternir cette pureté, c'est offenser Vesta et s'exposer à sa juste colère. La malédiction des dieux accompagne le jugement prononcé contre un coupable. Même cette malédiction atteint des crimes que la loi laisse impunis : l'infidélité d'un patron ou d'un client à remplir ses obligations, les sévices exercés par l'enfant sur ses parents. La religion fut à Rome la première et la plus efficace police.

Elle a été aussi la conseillère de l'hygiène, condition non seulement de la santé mais bien souvent de la dignité humaine, en un temps où l'on ne se souciait guère de ses prescriptions. La purification des maisons par l'eau et par le feu, à des dates marquées, est une obligation religieuse ; la pratique de brûler les cadavres, l'interdiction de donner la sépulture dans l'enceinte de la ville, sont imposées par les prêtres, ainsi que l'obligation d'entretenir dans la maison un feu perpétuel, sage précaution dans une contrée où l'on avait fait de la Fièvre une divinité redoutable.

Si la religion fut pour beaucoup dans le développement intellectuel des Grecs et presque le seul lien qui unit leur nationalité fractionnée, elle a été à la base des principes moraux qui ont fait la force et l'honneur de la vieille Rome (1).

CHAPITRE III

Les influences étrangères. — Influence étrusque. — Influence grecque. — Succès de cette dernière. — Les livres sibyllins. — Leur action.

Par toutes les tendances que nous venons d'ex-

(1) Sur le caractère moral de l'ancienne religion romaine, v. MOMMSEN, *Hist. rom.*, t. I, p. 219 ; et BOISSIER, *Esquisse d'une histoire de la relig. rom.*, dans *Revue de l'Hist. des religions*, 1881, p. 305, et *Relig. rom. d'Aug. aux Antonins*, I, p. 30 et suiv.

poser, la religion romaine ne pouvait être fermée aux divinités étrangères. Si, en effet, le Romain craignait toujours d'avoir omis quelque rite, oublié quelque dieu (1) ou attribut de la divinité, comment n'eût-il pas été disposé à accueillir les conceptions propres aux peuples avec lesquels il entrait en relations ? Et de même, tout autour de Rome, et bien au delà de l'Italie, à mesure que la puissance de cette ville grandissait, sa religion, ses *sacra*, se propageaient (2). Mais il y a cette différence que Rome pouvait imposer aux peuples vaincus ses propres *sacra* (en droit primitif le vaincu livrait jusqu'à sa religion (3), mais dans la pratique, il y avait des atténuations et des exceptions), tandis qu'elle-même n'accueillait ceux des autres peuples, vaincus ou non, que d'une manière purement bienveillante (4). Seulement, à ces dieux étrangers, elle n'accordait pas de temples dans la ville même (5) : c'est ainsi que le temple de l'Esculape grec fut bâti dans l'île du Tibre (6). Pour la *magna mater* seule, on fit exception (7). Ce fut, on le sait, une pratique constante du peuple romain d'incorporer en bloc, dans la cité, les petits peuples du voisinage, lorsqu'il les avait réduits par les armes. Il est probable qu'il leur était permis d'apporter leurs dieux avec eux et de leur rendre un

(2) ARNOBE, 3, 5.

(1) Les colonies de citoyens conservaient les *sacra* de Rome. Dans les municipes italiens et même dans les provinces, on vit souvent le culte indigène et le culte romain vivre côte à côte. Les cités fédérées gardaient leurs cultes mais celui-ci tombait dans le ressort des pontifes.

(3) TITE-LIVE, 28, 34, 7.

(4) Elle y gagnait de nombreux protecteurs. On évoquait les dieux d'une cité assiégée pour les faire passer du côté de l'assiégeant. TITE-LIVE, 5, 21, 3. MACROBE, 3, 9, 2.

(5) DION-CASSIUS, 40, 47 ; 53, 2 ; 54, 6. Cela changea vers le II^e siècle après J.-C.

(6) V. l'intéressant travail de Besnier, *L'île Tibérine dans l'antiquité*, 1902.

(7) Son culte fut introduit par ordre des livres sibyllins ; elle eut son temple sur le Palatin.

culte en commun, tout en observant la religion romaine (1). Mais ainsi s'altérerait la pureté de celle-ci.

Ce fut surtout à partir de la dynastie étrusque des Tarquins que des éléments étrangers s'introduisirent dans la religion romaine. Au cours d'une guerre contre les Sabins, Tarquin l'Ancien voua un temple à la triade si vénérée des Etrusques de *Jupiter Optimus Maximus*, *Junon* et *Minerve* (2). Le temple fut bâti sur la petite colline appelée jusque-là Tarpéienne, qui prit le nom de Capitole. Dès lors le temple de Jupiter Capitolin fut le plus illustre de Rome. Il fut autre chose encore. La plèbe était exclue des *sacra publica*. Seuls les patriciens pouvaient accéder, grâce au *jus sacrorum*, aux dignités sacerdotales. Or, la royauté, avec les tendances démocratiques qui devaient lui aliéner les nobles et entraîner sa chute, cherchait à fondre les deux parties de l'Etat, les patriciens qui avaient tous les droits, les plébéiens qui n'en possédaient aucun. Or, la fondation du temple du Capitole était un acheminement vers l'égalité religieuse. Le nouveau temple n'appartenait pas aux seuls patriciens, il s'ouvrait également à tous (3).

Mais le fait le plus important de la période des Tarquins est l'introduction à Rome de l'influence grecque (4). L'écriture lui arriva par Cumes ; les poids et mesures, quelques traits de la constitution de Servius se ressentirent de cette influence.

A l'imitation des Grecs, on commença à représenter les dieux sous une apparence humaine (5).

(1) MARQUARDT. — *Op. cit.*, t. I, p. 41.

(2) Cette triade était vénérée également des Sabins et sans doute de tous les Italiens. Elle avait même à Rome un *sacellum* sur le Quirinal, habité par les Sabins. Le lieu où il s'élevait en garda le nom de *Capitolium Vetus*. *Dict. des Antiq.*, art. *Capitolium*, de SAGLIO.

(3) AMBROSCH. — *Studien*, p. 196-230. MARQUARDT, I, p. 48 et suiv.

(4) CIC. — *De Rep.*, 2, 19, 35.

(5) PLIN. — *H. N.*, 35, 157.

Tarquin l'Ancien, le premier, envoya de Rome consulter l'oracle de Delphes (1), et comme l'attestent de nombreux témoignages anciens accepta ou emprunta de Cumes les *Livres Sibyllins* (2). Ce fait eut une notable répercussion dans la suite. Jusqu'alors les divinités étrangères n'avaient pas obtenu place dans le culte officiel. Les livres sibyllins, qui contenaient des indications sur les mesures qu'il convenait de prendre lorsque les cérémonies ordinaires ne suffisaient pas, furent précisément à Rome les introductrices de divinités nouvelles pour le culte desquelles il fallut créer un collège spécial de prêtres, les *Quindecemviri sacris faciundis*. C'est ainsi qu'Apollon, Artémis, Latone, Cérès, Dis, Proserpine, Cybèle ou Magna Mater, Vénus, Esculape reçurent à Rome un culte officiel, en même temps que, d'autre part, le culte de quelques divinités romaines était altéré. Dès lors on sacrifia tantôt *romano ritu*, et tantôt *græco ritu*. Mais il ne faut pas oublier qu'en dehors de cette action précise des livres sibyllins, consultés seulement dans les circonstances graves, les relations de toutes sortes, de plus en plus actives avec le monde grec, contribuèrent pour le moins autant à faire pénétrer la religion grecque à Rome (3). Nous avons dit que la mythologie romaine primitive était pour ainsi dire une table rase. Les légendes grecques trouvèrent donc là un admirable terrain d'acclimatation.

(1) CIC. — *De Rep.*, 2, 20, 44. TIT.-LIV., I, 56, 5. PLIN. — *H. N.*, 15, 134.

(2) DENYS, 4, 62. Jusqu'aux Tarquins inclusivement les divinités étrangères avaient été exclues du culte officiel. Longtemps encore après eux, il fallut un sénatus-consulte pour introduire des dieux nouveaux. Les écrits religieux étaient surveillés (ARNOBE, 3, 7) et au besoin supprimés. Mais la tolérance était absolue dans les pays conquis pour les cultes nationaux.

(3) Le petit monde grec (*græculi*) afflua de bonne heure à Rome, sans parler des professeurs, des artistes, des médecins. La multitude des esclaves étrangers influa certainement sur les religions.

Parmi les cérémonies introduites à Rome par les livres sibyllins et célébrées par les *Quindecemviri*, les plus remarquables sont les *lectisternes* et les *supplications*. La première était un repas offert aux dieux ; la statue (sans doute quelque image de cire et non de marbre) reposait couchée sur un lit, le bras gauche accoudé sur un coussin (*pulvinar*). Ce qui prouve l'origine grecque du *lectisterne*, c'est d'abord la présence de statues, puis la position couchée, car les vieux Romains prenaient leurs repas assis, comme continuèrent à le faire les femmes et les enfants (1). On sait d'ailleurs que les *lectisternes* étaient fréquents en Grèce (2), et que le premier fut célébré à Rome par ordre des livres sibyllins en 399 av. J.-C. (3).

Le premier *lectisterne* seul établit à Rome le culte de trois dieux nouveaux : il fut donné en effet à Apollon et Latone, Héraklès et Artémis, Hermès et Poséidon. Pendant la seconde guerre punique, un *lectisterne* fut célébré en l'honneur des douze grandes divinités de la Grèce (4). Ces quelques faits suffisent à montrer l'importance que prit cette cérémonie au point de vue qui nous occupe.

La seconde, celle des *supplications*, qui se faisait dans les lieux où l'on célébrait les *lectisternes* (5), était composée de rites et de prières entièrement étrangers à Rome, et surtout il faut noter que le peuple tout entier était admis à y prendre part.

Ainsi les dieux étrangers parurent au peuple de Rome moins exclusifs, plus libéraux que les dieux

(1) SERV. — *Ad Aen.*, 7, 176.

(2) V. Textes et inscriptions, cités par MARQUARDT, I, p. 57 et sur toute la question, p. 55 et suiv.

(3) TIT.-LIV., 5, 13. DEN. D'AL., 12, 9. On avait, à Rome, la coutume d'offrir aux dieux des aliments. Preller les assimile aux *lectisternes* (*Röm. Myth.*, t. I, p. 150), à tort selon Marquardt, t. I, p. 28, note 1. Tite-Live est très affirmatif en faveur de l'opinion que nous exposons.

(4) TIT.-LIVE, 22, 10, 9.

(5) SERV. — *Ad Georg.*, 3, 533.

patriciens de Rome. Ceux-ci demeuraient entourés d'une sorte de mystère pour tout ce qui n'était point patricien. Les plébéiens ne pouvaient les invoquer que par l'intermédiaire de prêtres patriciens. Il est donc aisé de comprendre pourquoi ce peuple fit un accueil si empressé à des dieux si accueillants eux-mêmes. L'œuvre des quindécemvirs concordait absolument avec ce que s'était proposé Tarquin par la fondation du grand sanctuaire Capitolin (1).

CHAPITRE IV

Le culte. — Culte privé. — Culte public. — *Sacra pro populo*. — *Sacra popularia*. — Flamines. — Collèges sacerdotaux. — Sacrifices. — Lieux du culte.

Arrêtons-nous un moment, dussions-nous anticiper quelque peu sur notre exposé historique, pour examiner l'organisation du culte. Nous le ferons avec d'autant moins de scrupule que nous laisserons entièrement de côté les cultes étrangers, tels que ceux d'Isis ou de Mithra qui, bien qu'ayant exercé une influence considérable sur l'évolution religieuse de Rome, ne furent jamais officiels.

Il n'y a pas à Rome de clergé : l'exercice du culte est entre les mains des citoyens, et ce fut une des causes qui prévint tout conflit entre la religion et l'Etat (2).

(1) Marquardt fait justement remarquer que la création du collège des quindécemvirs permit à l'Etat de conserver la haute main sur les cultes étrangers, de les élaguer, de les accommoder aux mœurs romaines. La lutte des plébéiens sur le terrain religieux est parallèle à celle qu'ils soutiennent sur le terrain politique. En 366, en même temps que l'accès au consulat, les plébéiens obtinrent cinq places sur dix dans le collège des décemvirs. La date la plus importante est celle de l'an 300 où la loi *Ogulnia* brise toutes les anciennes barrières et ouvre aux plébéiens l'accès aux sacerdoces et même à l'augurat. Dès lors, l'égalité est consommée.

(2) Nos aïeux, dit Cicéron, n'ont jamais été plus sages ni

Il faut distinguer le culte privé et le culte public (*sacra privata*, *sacra publica*), le premier concernant la famille ou la *gens*, le second l'Etat (1).

I

Vesta, déesse du foyer et de la famille, les Pénates, les Lares sont les dieux familiers des Romains.

Les Pénates (2), au nombre de deux, protègent la maison. L'autel sur lequel on leur sacrifie est le foyer même de la maison ; leur *sacrarium*, primitivement à côté de l'*atrium* (3), passa plus tard dans le *vestibule*.

Les *Lares* (4) sont les âmes divinisées des ancêtres. Le plus vénérable est le *Lar familiaris*, fondateur de la famille. Après sa mort, il préside encore à ses destinées et en empêche l'extinction (5). Le *sacrarium* contient son image avec celle des dieux Pénates. Chaque matin la famille réunie, maîtres et esclaves, autour du chef de famille (*paterfamilias*), les prie, à table encore on les prie, on leur offre quelques parcelles des aliments qu'on jette dans le foyer.

Certaines fêtes en leur honneur reviennent périodiquement : aux Kalendes, aux Nones, aux Ides de chaque mois, à de certaines dates annuelles, à l'an-

mieux inspirés des dieux que lorsqu'ils ont décidé que les mêmes personnes présideraient à la religion et gouverneraient la république ; c'est par ce moyen que magistrats et pontifes, remplissant leurs charges avec sagesse, s'entendent ensemble pour sauver l'Etat. CIC. — *Pro dom. s.*, 1. Cf. BOISSIER. — *Relig. rom.*, I, p. 11 suiv.

(1) Distinction nettement marquée par un grand nombre de témoignages anciens.

(2) Pénates, de *Penus*, intérieur ; *cella penaria*, chambre aux provisions.

(3) VARRON. — *De ling. lat.*, 5, 162.

(4) A l'origine, les Romains ensevelissaient leurs morts dans la maison. De là vint le culte des Lares. SERVIUS. — *Ad Aen.*, 6, 152.

(5) PLAUTE. — *Aulul.*, Prologue ; *id.*, 386.

niversaire de naissance du père de famille, du décès des ancêtres, lors des prises de toge virile (1), du mariage. On couronne de fleurs leurs images (2), on leur offre des sacrifices innocents, vin, gâteaux, plus rarement des victimes sanglantes.

Autour des tombeaux, la famille se réunit de même pour célébrer les anniversaires : on offre des aliments, des fleurs, un banquet commun en rapproche les membres.

Le culte de la famille s'adresse également, dans des circonstances particulières, naissances, mariages, aux dieux des *Indigitamenta*, suivant leur spécialité.

Plus étendue que la famille est la *gens* qui comprend toutes les familles descendues par les mâles d'un ancêtre commun. Tous les membres sont entre eux *agnats*. Un culte commun, certains droits, certains devoirs réciproques les lient entre eux. Ces liens sont réglés par le *jus gentilicium* (3) qui ne concerne que le petit nombre des *gentes* patriciennes (4).

Certains cultes publics étaient officiellement confiés à certaines *gentes* : ainsi, celui de Minerve à la *gens Nautia* (5), celui d'Hercule aux *Potitii* et aux *Pinarii* (6). L'Etat veillait au maintien de ces *sacra publica* confiés à des particuliers et même à celui de tous les *sacra privata*. Il en résultait à la longue de lourdes charges qui pesaient obligatoirement sur les héritiers (7). Les *sacra* des *gentes* ne devaient s'éteindre qu'avec elles.

(1) Ce jour-là la *bullæ* qu'avait portée l'enfant était consacrée aux Lares. PERSE, 5, 502. PROPERCE, 5, 1, 31.

(2) PLAUTE. — *Trinum.*, 39. *Larem corona nostrum decorari volo.*

(3) GAIUS, 3, 17.

(4) On ne connaît plus, à la fin de la République, que quatorze *gentes*. Aussi, dès lors, les termes de *gens* et de *familia* se confondent.

(5) SERV. — *Ad Aen.*, 2, 166.

(6) TIT.-LIV., 9, 29.

(7) On disait, par manière de proverbe, *Hereditas sine sa-*

Les plébéiens ne possédaient que les *sacra familiaria*, dont le prêtre est toujours le père de famille.

La *gens* choisissait parmi ses membres un sacrificateur (*flamen*) dont la chapelle privée devenait le centre du culte commun (1).

Afin d'assurer la perpétuité des *sacra publica* confiés à des particuliers, de bonne heure l'Etat créa des collèges ou *sodalités*, réunissant plusieurs *gentes* (2). Les membres des *sodalités* avaient des devoirs particuliers : ils ne pouvaient ni s'attaquer ni se défendre mutuellement en matière criminelle, ni juger dans une affaire où l'un d'entre eux était impliqué.

Certaines *sodalités* puissantes prirent une grande influence politique.

Des *sodalités* on doit rapprocher les collèges composés de personnes appartenant à une même profession (3). Sous l'Empire on vit se développer beaucoup les *collegia tenuiorum*, ou de petites gens. Ils avaient pour principal objet de s'assurer mutuellement une sépulture convenable et la perpétuité du culte funéraire (4).

Sodalités et collèges avaient leur culte propre, leurs fêtes, leurs banquets, leurs sacrifices.

cris, pour signifier une bonne chance sans mélange. PLAUTE. — *Capt.*, 774. FESTUS, p. 290^a.

(1) Denys d'Hal., 6, 69, explique ce fonctionnement dans la *gens Nautia*.

(2) On en introduisait parmi les membres d'une *gens* des étrangers à titre de *sodales*. Mommsen, *De collegiis et sodaliciis Romanorum*, a traité à fond cette question.

(3) Ces collèges (*collegia sodalia*) devinrent de véritables clubs politiques. César les supprima, puis ils furent réorganisés sous l'Empire.

(4) Les esclaves pouvaient former de ces collèges. *Digeste*, 47, 22, 3, 2. Chaque membre payait une légère cotisation. Il leur était interdit de se réunir plus d'une fois par mois et de dégénérer. (*Dig.* 47, 22, 1.)

II

Comme la famille, l'Etat a son foyer : c'est le temple de Vesta, desservi par les prêtresses qui lui sont consacrées ; ses lares, qui sont Romulus et Rémus.

Le culte public se divise en *sacra publica*, ou *pro populo* et *sacra popularia*. Ce dernier, d'un caractère populaire, peut être considéré comme une sorte d'intermédiaire entre le culte de la famille et celui de l'Etat. Il est célébré en commun par les habitants d'un même quartier et s'adresse en particulier aux *lares compitales*, protecteurs des quartiers, et dont les autels se dressent dans les carrefours. On célèbre en leur honneur les *compitalia*. Comme les *lares* familiers, on les couronne de fleurs, on leur offre des aliments (1). Les fêtes rustiques très anciennes et longtemps populaires, comme les *Cerealia* au 19 avril, les processions champêtres des *Ambarvalia*, fête des moissons au mois de mai, les *Vinalia* en automne, les *Saturnalia* en décembre et d'autres encore, font également partie des *sacra popularia*. Elles diffèrent des *sacra publica* en ce que ceux-ci ne dépassent pas l'intérieur de la famille, et des *sacra publica* en ce que dans ceux-ci les prêtres seuls agissent. Au contraire, toute la population prend une part active et joyeuse aux *sacra popularia*.

Le culte public est effectué par le *rex sacrorum* (2), par les *Flamines* et par des *Collèges*. Les *flamines*, qui portent un costume spécial, sont des prêtres isolés. Les trois principaux sont le flamme de Jupiter (*Flamen Dialis*), le flamme de Mars, le fla-

(1) Les *Compitalia* étaient les fêtes des quartiers (*vici*). Elles se célébraient ordinairement aussitôt après les *saturnalia*.

(2) Héritier de certaines prérogatives du roi, il en garde le rang dans les cérémonies, mais cette dignité est incompatible avec les fonctions politiques. Religieusement, il est subordonné au Pontifex Maximus.

mine de Quirinus (1). Des règles très étroites enchaînaient tous les actes de leur vie.

Les collèges sont des groupes de prêtres institués pour veiller à la perpétuité du culte, à sa conservation, au maintien de ses traditions, chose indispensable pour sa légitimité. Ils se recrutèrent longtemps par cooptation, puis vers la fin de la République par élection, enfin sous l'Empire ils furent nommés par le Sénat, le plus souvent sur la désignation de l'empereur. L'Etat leur fournit des subsides. Leurs consultations en matière de droit religieux, ont une valeur légale.

Il y a quatre grands collèges : les Pontifes (2), les Augures, les Quindécemvirs, les Epulons. Le premier avait la garde et la surveillance de tout le culte national. Il rédige le calendrier, fixe les fêtes et préside lui-même aux cultes de Jupiter Capitolin et de Vesta. Il est présidé par le Grand Pontife dont l'autorité ira toujours croissante et sous l'Empire ce titre est le plus souvent pris par l'empereur lui-même. Il est le chef des Vestales, jeunes filles de naissance libre qui, consacrées dès l'enfance au culte de la déesse, passent trente ans dans le collège sans avoir le droit de se marier. Les dix premières années sont un noviciat pendant lequel elles sont initiées à leurs fonctions ; elles les exercent pendant les dix années suivantes ; pendant les dix dernières elles instruisent les novices. Le plus terrible des châtements menace la vestale qui manque à son vœu de chasteté ou laisse éteindre le feu sacré : elle est

(1) Ce sont les *flamines majores* ; il y avait douze *flamines minores*. Sur les *flamines* : AMBROSCH, *Præmium quæstionum pontificalium*, 1847.

(2) On admet généralement que *Pontifex* signifie *faiseur de pont*, ce qui n'offre pas un sens bien satisfaisant. Selon Marquardt, le mot *pontifex* aurait une étymologie dont les Romains n'avaient plus conscience et qui se rattacherait au sanscrit *pû*, d'où *pundmi*, je purifie ou j'expie. MARQUARDT, t. I, p. 282 et suiv. Sur les pontifes v. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Les Pontifes de l'ancienne Rome*.

enterrée vive (1). Le grand Pontife nomme les flamines, et préside le collège des *Septemviri epulones* dont la principale fonction consistait à préparer les banquets sacrés : la malignité publique voulait qu'ils s'en acquittassent à merveille.

L'interprétation des auspices appartenait au collège des *Augures* (2). Nous avons dit qu'il ne faut pas les confondre avec les haruspices, qui n'avaient point de caractère officiel. Les premiers n'interprétaient que le vol des oiseaux, les éclairs, l'appétit des poulets sacrés. Les seconds s'occupaient de toutes sortes de signes et prétendaient annoncer l'avenir.

Enfin les *Quindecimviri sacris faciundis* (3) gardaient et interprétaient les livres sibyllins, présidaient au culte de la Magna Mater, d'Apollon, de Cérès, et furent, comme on l'a vu, les principaux introducteurs en Italie des cultes grecs.

III

Des purifications précèdent toujours le sacrifice (4). Le prêtre — le sacrifice romain, a-t-on dit, est une méditation — couvre sa tête d'un pan de sa toge blanche (5). Tourné vers l'Orient, il répète mot

(1) Sur le collège des vestales, BOUCHÉ-LECLERCQ, *Les Pontifes*, p. 292 et suiv.

(2) Sur le collège des Augures, v. MOMMSEN, *Droit public romain*, t. I, p. 86 et suiv. de la trad. fr. et MARQUARDT, *Op. cit.*, t. II, p. 107 et suiv.

(3) BOUCHÉ-LECLERCQ. — *Histoire de la divination dans l'antiquité*, IV, p. 286 et suiv.

(4) « C'est avec une âme pure, écrit Cicéron, qu'il convient d'aborder les dieux, car tout notre être est renfermé dans notre âme. Cela ne signifie pas que l'on ne doive garder aussi la pureté du corps, mais il importe de bien comprendre ceci : Puisque l'âme l'emporte de beaucoup sur le corps, pour garder un corps chaste, il faut, avant tout, veiller à conserver la pureté de l'âme. » *De leg.*, 2, 10, 24. Pour les purifications matérielles, TIT.-LIV., 1, 45, 6. VIRG. — *Aen.*, 2, 719 et SERVIUS, *id.*, etc.

(5) DENYS D'HALL., 12, 22. SERV. — *Ad Aen.*, 5, 755.

pour mot la formule de la prière. Quand un acte religieux doit être accompli par un magistrat, toujours les prêtres l'assistent pour prévenir toute erreur dans les rites et dans les formules.

A l'origine, les produits de la culture, le lait, le vin, sont seuls offerts aux dieux. Les sacrifices sanglants ne datent pas de l'époque la plus ancienne. Le plus solennel des sacrifices était le *Suovetaurilie*, où l'on immolait une truie, une brebis et un taureau. La victime était ornée de bandelettes et sacrifiée au son de la flûte. On brûlait en l'honneur du dieu une partie des victimes, le reste était préparé suivant des règles très minutieuses, et consommé par les prêtres, les magistrats et tous ceux qui avaient pris part aux sacrifices.

La question des sacrifices humains reste très douteuse. On a cependant quelques exemples de tels sacrifices, mais on les a interprétés de diverses manières (1).

Les sacrifices avaient lieu dans des endroits consacrés : *temple*, ou enceinte bâtie ou non, délimitée par le bâton augural suivant des règles bien définies ; *sacellum*, espace consacré avec un autel mais non couvert ; *ædiculum*, chapelle qui contenait une image divine.

Les sacrifices avaient lieu soit à des dates déterminées, soit en vertu de vœux, soit encore dans des circonstances particulières, telles que les entrées en fonction des magistrats, etc.

(1) MOMMSEN. — *Hist. rom.*, t. I, p. 214. L'exécution du criminel est un sacrifice expiatoire. Lorsqu'on célébrait un « printemps sacré », les nouveau-nés des hommes et des animaux étaient voués aux dieux. Mais on n'a pas d'exemple que d'autres que des criminels ou des victimes volontaires aient jamais péri. Les mannequins d'osier que l'on jetait, chaque année, dans le Tibre, les têtes d'oignons que l'on offrait à Jupiter pour des têtes d'hommes étaient sans doute autant de substitutions. Le formalisme romain s'arrangeait de cette fraude pieuse. La théologie romaine enseignait qu'on pouvait donner l'image pour la chose.

Le calendrier indiquait les fêtes, les jours fastes où l'on vaquait aux occupations ordinaires ; les jours néfastes, consacrés à la religion et où certaines occupations publiques et privées étaient interdites ; les jours demi-fastes et demi-néfastes où une partie de la journée était libre et l'autre réservée. Les jeux de cirque, les représentations théâtrales, qui tenaient à la religion, étaient également fixés par le calendrier. On sait que les jours néfastes devinrent si nombreux que la loi dut les réduire à diverses reprises.

Enfin des confréries officielles étaient chargées par l'Etat de divers cultes : les Luperques célébraient la très antique fête du dieu Faunus et de Pan, protecteur des travaux rustiques. Les Lupercales étaient surtout une purification (1). Les douze frères Arvales, collègue étroitement patricien dont les actes sont connus par de longues inscriptions, adoraient Dea Dia, dont la fête avait lieu dans le bois sacré où était le temple des Arvales (2). Les douze *saliens*, consacrés à Mars, gardaient les douze boucliers sacrés, *ancilia*, parmi lesquels était le fameux bouclier tombé du ciel, au temps de Numa, et auquel, croyait-on, était attachée la fortune de Rome (3). Le curieux chant dont les Saliens accompagnaient leur danse (4) à travers la ville est un des plus curieux monuments de l'ancienne langue latine (5).

(1) Les luperques sont encore mal connus. V. UNGER. — *Die Lupercalien*, dans *Rheinische Musæum*, t. XXXVI, p. 50-86, 1881.

(2) Sur les Arvales, v. plus haut, ch. I, pour la bibliographie.

(3) Pour éviter qu'il ne tombât aux mains de l'ennemi, Numa en avait fait exécuter onze semblables. PLUT. — *Num.*, 13. OVIDE. — *Fastes*, 3, 373.

(4) Danse des armes. V. SEIDEL. — *De saltationibus sacris veterum Romanorum*, Berlin, 1826. La magnificence du banquet des Saliens était devenue proverbiale. CIC. — *Ad att.*, 519. On avait conservé le nom du forgeron qui confectionna les boucliers sacrés ; il s'appelait Mamurius et, par gratitude, Numa avait fait mettre ce nom dans le chant des Saliens.

(5) On n'en possède, il est vrai, que des fragments. Il

Il faut mentionner encore le collège des *Féciaux*, chargés des cérémonies, qui accompagnaient une déclaration de guerre, la conclusion de la paix et celle des traités d'alliance.

CHAPITRE V

Décadence de la religion romaine. — La philosophie. — L'assimilation des dieux romains aux dieux grecs. — Subordination de la religion à la politique. — Abandon des temples.

Ainsi, dès le temps des Tarquins, la religion romaine perd de sa pureté primitive. Cependant elle n'en souffre pas d'abord. Non seulement la foi reste entière, mais grâce à un accord parfait entre l'ordre politique et l'ordre religieux, la religion n'a pas à Rome de plus belle période que celle qui finit avec les guerres puniques.

Mais au sortir de cette longue épreuve, de grands changements peu à peu se produisent dans Rome. Elle renonce de plus en plus à son antique idéal de vertu étroite et d'ignorance voulue. Elle se laisse pénétrer à flots par l'hellénisme. Mais ce n'est point à l'école de la Grèce classique que se mettent les Romains : ils reçoivent surtout l'impulsion des Grecs savants, raffinés à l'excès, très critiques, de leur temps.

Ennius le premier, selon Cicéron (1), leur fit connaître l'*évihémérisme*. Les dieux, avait dit Evhémère, n'étaient autre chose que des hommes divinisés. Et de la mythologie, il faisait tout un roman. Zeus, Cronos, n'étaient que d'anciens rois ; Aphro-

était devenu presque inintelligible pour les prêtres mêmes qui le chantaient. C'était une sorte de litanie où figuraient des noms de divinités et d'hommes illustres. BERGK. — *De carminum saliarum reliquiis*, Marburg, 1847. EGGER. — *Lat. serm. vetustioris reliquiæ selectæ*, p. 72-77, Paris, 1843.

(1) CIC. — *De nat. deor.*, 1, 42, 119.

dite une courtisane célèbre, et ainsi de suite (1). Le culte des héros ethniques ou fondateurs de villes, si invétéré en Grèce, était bien propre à donner créance à une semblable théorie. D'autre part, dès la guerre du Péloponèse, mais surtout à partir d'Alexandre le Grand, des hommes avaient de leur vivant reçu les honneurs divins (2). On humanisa donc de la même façon les vieilles divinités italiques. Qu'il suffise de rappeler l'exemple de Saturne, roi du Latium, et d'en rapprocher la légende de Romulus enlevé au ciel pendant un orage. Rien n'était plus contraire au véritable esprit de la religion romaine.

Ennius d'ailleurs, comme plus tard Virgile, ne se contentait pas d'une seule doctrine. L'évhémérisme était tout rationaliste. Dans son poème d'*Epicharme*, le même Ennius expliquait les mythes philosophiquement à la manière de Pythagore. Avec Lucrèce principalement vint l'épicurisme, qui équivalait à la négation des dieux et se présentait comme le libérateur de l'esprit humain, enfin délivré des folles terreurs de la superstition. Moins meurtrier était le stoïcisme. La matière divinisée sous le nom de *Mundus* par son union avec l'âme du monde, les *partes mundi*, émanations de la divinité, telle est, résumée en deux mots, la doctrine de Varron et des stoïciens. En termes concrets, Jupiter est le monde, les grands dieux (*dii selecti*) émanent de lui, les petits dieux (*dii certi*) émanent soit de lui, soit des grands dieux (3). Jupiter est donc toutes choses, *dieu unique de tous les dieux*, suivant le mot de Valerius Soranus (4), et la multiplicité des dieux ap-

(1) Cic. — *De nat. deor.*, I, 42, 119. Fragments en prose, traduits du poème d'Ennius, dans LACTANCE, *Inst.*, I, 11 et suiv.

(2) Par exemple, Héphestion, et Alexandre lui-même.

(3) « Ergo et Jovem... non alium possunt existimare quam mundum. » AUG. — *De c. d.*, 7, 9.

(4) « Juppiter omnipotens, regum, rerumque deumque Progenitor, genitrixque deum, *deus unus et omnes*. » Valerius soranus, cité par Saint AUG., *ibid.*

paraît plutôt comme une opération de l'esprit humain que comme une réalité objective. Rien dans cette théorie n'est en contradiction formelle avec la conception romaine de la divinité. Mais le stoïcisme ne fut jamais que la doctrine d'un petit nombre.

L'assimilation des dieux romains aux dieux grecs ne leur fut pas moins funeste que la philosophie. Elle les abaissa de leur hautaine abstraction à un anthropomorphisme irrespectueux pour l'idée divine, en dépit de ses dehors brillants. Puis ces assimilations furent souvent forcées, peu vraisemblables. Ce qui était si clair s'obscurcit. Quant aux dieux qu'il était décidément impossible d'assimiler, un oubli profond se fit autour d'eux. Les auteurs qui rencontrent de ces dieux oubliés, Varron (*dii incerti*), Ovide, sont tout embarrassés. Ne leur trouvant pas d'analogue dans le panthéon grec, ils ne savent qu'en dire. Alors ils ont recours à l'étymologie, mais souvent celle-ci les conduit au ridicule. La gravité des *Fastes* d'Ovide n'est peut-être qu'une apparence. Autre conséquence : pour courte et sèche que fût la vieille religion romaine, du moins était-elle sérieuse et digne. De la petite mythologie anecdotique qu'implantèrent à Rome les Grecs qui avaient eux-mêmes perdu le grand sens poétique de leurs fables, quel enseignement moral pouvait sortir ? Un érotisme tantôt gracieux, plus souvent grossier fut le plus incontestable fruit qu'en tirèrent les Romains. Les *Métamorphoses* d'Ovide en sont le plus innocent échantillon, certaines peintures de Pompéi le plus obscène. On verra Néron mettre en action les plus sales fables importées de la Grèce dans l'Italie des Lucrèce et des Cornélie.

Puis déjà des cultes d'allure étrange, à la fois mystique et sensuelle, font leur apparition : en 204 avant notre ère, *Magna Mater*, sous la forme de la pierre noire de Pessinonte, est accueillie sur le Palatin (1),

(1) TITE-LIVE, 29, 10, 4 ; 29, 14, 13.

par ordre des livres Sibyllins, avec son bizarre et sanglant cortège de prêtres mutilés (1). Lors de la guerre de Mithridate la déesse de Comana est amenée à Rome où on lui donne le nom d'une antique divinité, les *indigitamenta*, Bellone (2). Son culte fut confié à des prêtres, hommes et femmes venus de Cappadoce qui, vêtus de noir, parcouraient la ville, brandissant une hache dont ils se blessaient eux-mêmes. On les appelait *fanatici* (3). Plus tard c'est le culte égyptien qui apparaît. Interdit par le Sénat à plusieurs reprises il reparait toujours. En 189 les folles orgies du culte de Bacchus, venu d'Orient par l'Etrurie, sont dénoncées au Sénat. Après enquête il fallut condamner à mort plus de trois mille personnes, coupables des crimes les plus affreux, commis à l'ombre de ces honteux mystères (4). De tout cela ne pouvait sortir que l'incrédulité ou des folies mystiques. Ce fut d'abord l'incrédulité qui l'emporta, surtout dans les classes éclairées. Le peuple lui-même, si grossier qu'il fût demeuré, n'était pas sans s'apercevoir que les prêtres eux-mêmes ne croyaient plus à la religion qu'ils pratiquaient encore. Ceux-ci eussent bien voulu maintenir dans le peuple la vieille foi qui, par tant de moyens, augures, livres Sibyllins, prescriptions de toutes sortes, était un si puissant moyen d'ordre politique. Un pontife, à la fois grand jurisconsulte, Q. Mucius Scævola, un siècle avant Jésus-Christ, distinguait trois sortes de religion, celle des poètes, celle des philosophes, celle du peuple (5). Cela revient en somme à la distinction qu'établissait Varron entre la théologie mythique, la théologie physique ou naturelle, la théologie civique (6). La première ne

(1) DENYS, 2, 19. OVIDE. — *Fastes*, 4, 339.

(2) PLUTARQ. — *Sulla*, 9.

(3) C. I. L., VI, 490, 2232, 2235. JUVÉN. — 4, 123.

(4) TIT.-LIV., 39, 8-19. CIC. — *De leg.*, 2, 15, 37.

(5) AUG. — *De c. d.*, IV, 27.

(6) AUG. — *De c. d.*, VI, 5.

valait rien pour personne, la seconde était à l'usage des philosophes, la troisième, fût-elle pleine de mensonges, excellente pour le peuple qui n'en devait point connaître d'autres. Non que Scævola et Varron affectassent de mépriser le peuple, mais parce qu'ils sentaient bien que la mythologie écartée, les interprétations philosophiques dépassaient de beaucoup sa portée. Or, l'un et l'autre s'accordaient à reconnaître les vertus pratiques de l'antique religion.

Donc, vers la fin de la république, toutes ces causes ayant agi, la religion était à Rome en pleine décadence. On ne trouvait plus de candidats aux sacerdoces (1). Avec l'agrandissement de la puissance romaine, de plus hautes perspectives s'ouvraient aux patriciens demeurés maîtres des charges de *Rex*, de *Saliens*, de *Luperques*, de *flamines*. Ces dignités étaient incompatibles avec la carrière des honneurs, avec la guerre, avec le gouvernement des provinces (2). Vainement l'on fit quelques concessions (3). Pour ne donner qu'un exemple, la charge de *Flamen Dialis* demeura vacante pendant soixante-quinze ans avant d'être rétablie par Auguste (4). Les grands collèges, élus par les suffrages populaires, et non plus recrutés par cooptation, oublièrent leurs traditions. Ces élections prirent un caractère politique (5). L'ignorance des élus entraîna le mépris des rites. Les augures ne connaissaient plus rien aux règles d'un art où ils ne voyaient plus qu'un instrument politique (6). Les temples furent aban-

(1) AMBROSCH. — *Quæstion. pontif.*, II, p. 10.

(2) MARQUARDT, I, p. 78 et suiv. V. TIT.-LIV., 4, 54, 7.

(3) En 242, le Flamme de Mars fut autorisé à briguer les dignités urbaines, mais non à faire la guerre. Le Pontife, M. Cæcilius Metellus, défendit à un consul, Aul. Postamius, qui était flamme de Mars, de prendre un commandement. VAL. MAX., I, 1, 2.

(4) SUÉTONE. — *Aug.*, 31.

(5) En 104, la loi *Domitia* régularisa cette innovation qui avait des précédents. ASCON. — *In Cornelian.*, p. 72.

(6) CIC. — *De div.*, I, 15, 25; 2, 53, 70. *De nat. deor.*, 2, 3, 5. *De leg.*, 2, 13, 33.

donnés, pillés, profanés, tombèrent en ruines (1),

CHAPITRE VI

L'Empire. — Politique religieuse d'Auguste. — La Renaissance de la religion romaine. — Le culte impérial.

I

Avec l'Empire, tout change. Il semble que les Romains soient redevenus *mortales religiosissimi*. Ils sont devenus en même temps superstitieux incroyablement. Mais le second terme n'enlève pas sa valeur au premier. Evidemment, une révolution s'est accomplie dans les esprits. La philosophie tourne franchement au monothéisme. Sénèque pense tout autrement que Cicéron. Autant la doctrine de celui-ci est flottante, autant l'idée de Dieu domine les préoccupations et les écrits du premier. Marc Aurèle va plus loin, ou, si l'on préfère, retourne plus en arrière. Sa correspondance avec Fronto est remplie non de Dieu, mais des dieux. Il rapporte tout à la Providence, mais il l'adore et la prie, la remercie sous une forme toute païenne et polythéiste. Il partage les sentiments de son vieux maître. Quand Verus, le frère de l'empereur, sort de maladie, le rhéteur lui écrit : « A cette bonne nouvelle, je me suis rendu dans les chapelles, au pied de tous les autels, et comme j'étais à la campagne, j'ai visité tous les bois, j'ai fait mes dévotions à tous les arbres consacrés aux dieux (2) ».

On a coutume de distinguer dans l'histoire de la religion sous l'empire deux périodes : l'une qui s'étend d'Auguste aux Antonins, l'autre du règne de ces empereurs à la fin du paganisme. La première

(1) HORAT. — *Od.*, 3, 6, 2. OVID. — *Fastes*, 2, 57. PROPERCE, 2, 1, 35; 4, 13, 47.

(2) FRONT. — *Ep. ad Verum*, II, 6.

serait surtout un retour à la religion traditionnelle, la seconde, d'un caractère plus mystique, serait un développement intense du mysticisme qui trouverait satisfaction dans les cultes Orientaux, en particulier celui de Mithra. Cette division n'est pas sans fondement, mais bien avant les Antonins, il existe un courant mystique, dont nous avons trouvé l'origine dès le temps de la république, qui s'efface légèrement au temps d'Auguste pour reparaître bientôt. En outre, l'influence plus ou moins sourde du christianisme et du judaïsme se fait sentir avant la deuxième période, bien qu'on n'en puisse exactement mesurer la portée (1).

Comment expliquer ce retour ? (2).

C'est un fait généralement observé que les grandes calamités publiques sont favorables aux sentiments religieux. L'homme aux prises avec le malheur se tourne volontiers vers le pouvoir supérieur dont il attend la fin de ses maux. Or, quelle époque fut plus lamentable que celle qui embrasse la fin de la république, depuis les luttes fratricides de Marius et de Sylla jusqu'aux guerres civiles, mêlées de proscriptions et de troubles de toutes sortes qui, d'Octave firent un Auguste ? Les accents religieux par lesquels Virgile célèbre l'apaisement à peine commencé doivent être l'écho d'un sentiment très répandu. En même temps qu'un ordre nouveau s'annonce, accepté en somme de presque tous, il y a une réaction, et les plans politiques d'Auguste font du chef de l'Etat le chef de cette réaction. Réaction non politique mais morale. Après une période si troublée, ce n'est pas en effet une forme politique usée qu'il s'agit de restaurer, mais les mœurs. Et comment restaurer les mœurs, si ce n'est par un retour à ce passé qui avait

(1) La première apologie connue est celle de saint Justin, adressée à Antonin et Marc Aurèle; mais déjà l'empereur Hadrien avait reçu celles de Quadratus et d'Aristide.

(2) Sur ce besoin de renouvellement religieux, v. BOISSIER, *Relig. rom.*, t. I, en partic. chap. III.

fait la grandeur de Rome? C'est pourquoi Auguste fait appel à toutes les bonnes volontés pour rappeler le passé de Rome, pour rendre à une société déséquilibrée le goût des occupations simples et saines, comme l'agriculture, d'une vie sans faste, et lui-même en donne l'exemple. Mais la religion est trop étroitement mêlée à toute la vie romaine pour qu'il soit possible au réformateur des mœurs de la négliger. C'est pourquoi les anciens collèges de prêtres sont fortifiés, toutes les anciennes cérémonies remises en honneur, de vieux cultes rétablis, les temples partout relevés, beaucoup de nouveaux sanctuaires bâtis (1). Il renouvela les jeux séculaires. Pour mieux diriger ce mouvement, Auguste s'était fait nommer *Pontifex Maximus*.

Les empereurs conservèrent ce titre, et en outre, comme Auguste lui-même, ne négligèrent pas de faire partie des grands collèges sacerdotaux. Ainsi le chef de l'Etat devint celui de la religion. Le recrutement des collèges sacerdotaux ne se fit plus ni par cooptation, ni par l'élection populaire, mais par un vote du Sénat, sur la désignation par l'empereur. Aussi devinrent-ils les très soumises créatures de celui-ci. En outre, maître de la religion à Rome, l'empereur peu à peu tendit à le devenir dans les provinces.

Mais ce n'était pas assez pour les desseins d'Auguste. Il prétendait encore intéresser la conscience des croyants au respect et à la consécration de l'empereur et du pouvoir impérial.

Il fit un premier pas en se faisant donner, non le tribunat puisqu'il était patricien, mais par une fiction bien romaine, la puissance tribunitienne qui le rendait inviolable et sacro saint.

Une autre mesure fut plus habile encore.

On sait qu'Auguste fut l'auteur d'une nouvelle di-

(1) SUÉTONE. — Aug. MOMMSEN. — *Res gestæ divi Augusti* (inscription d'Ancyre, ou testament d'Auguste).

vision de la ville en quatorze régions et deux cent soixante-cinq quartiers. Chacun de ces quartiers était administré par quatre de ses habitants, de condition modeste, les *magistri vicorum*, assistés d'un collège de quatre esclaves appelés *ministri*. Or, indépendamment de leurs humbles fonctions municipales, *magistri* et *ministri* présidaient au culte des Lares, protecteurs du quartier, *Lares compitales*. A ce culte se rattachaient des fêtes locales, jeux et banquets, auxquels le menu peuple tenait beaucoup. César, pour des motifs politiques, les avait supprimés. Auguste, en les réorganisant, autorisa la reconnaissance publique à joindre au culte des Lares celui de son *Génie* (1). Ceci n'avait rien de contraire aux mœurs romaines : les affranchis, les esclaves, n'avaient-ils pas coutume de jurer par le *génie* de leur maître, de l'associer au culte des divinités domestiques ? (2) De Rome, le culte du génie d'Auguste se répandit dans les provinces. En introduisant dans l'Etat ce qui se pratiquait dans la famille, Auguste affermissait l'autorité impériale et lui donnait, sans encourir la raillerie des sceptiques, l'appui d'une véritable consécration religieuse. Ces honneurs divins, en effet, n'étaient pas rendus à sa personne, et le bénéfice était le même.

II

Ceci nous amène à parler de l'apothéose impériale. Pour un regard superficiel, rien de plus grossier que cette forme de l'adulation. Encore faut-il comprendre comment elle put s'établir et durer.

Pour ne point remonter à l'exemple des Egyptiens

(1) OVIDE. — *Fastes*, V, 129. HORACE. — *Od.*, IV, 5, 34.

(2) Si les hommes avaient leur *Genius*, les femmes avaient leur *Junon*. On invoqua donc aussi la *Junon* de l'impératrice. Les Arvales sacrifiaient à tous deux. C. I. L., VI, 2041, 2043, 2044, 2051, etc.

ni à ceux de l'époque Alexandrine (1), l'idée fondamentale de l'apothéose romaine n'est autre que celle de l'immortalité de l'âme. Cette idée était fort répandue chez les peuples de l'Italie (2). Si beaucoup d'inscriptions attestent le matérialisme de leurs auteurs, un bien plus grand nombre implique la croyance à une survie, quelle qu'elle soit. Que sont les *Dii Manes*, invoqués en tête de chaque inscription funéraire, sinon les âmes des morts, devenues, par leur séparation d'avec le corps, non seulement semblables aux dieux, mais des dieux ? Sur la tombe on célèbre un culte tout semblable à celui des dieux. Comme les dieux, il faut apaiser les *Mânes*, se les rendre favorables. Les dieux-Lares sont les âmes des aïeux que l'on adore au foyer même auprès duquel ils s'asseyaient vivants. Les philosophes romains se montrent pleins d'incertitude sur la question de la survie. Et pourtant un Cicéron, sous l'aiguillon de la douleur, en revient d'un seul coup à la croyance populaire. C'est un temple, et non pas un monument commémoratif qu'il projetait d'élever à sa fille (3).

Enée et Romulus, devenus dieux, ne semblaient-ils pas, du haut de l'Olympe, faire signe au rénovateur de la puissance romaine consacré par la sanglante purification des ides de Mars ? (4) Cela est si vrai que le culte de César ne fut point l'œuvre des politiques. Il jaillit du cœur du peuple romain et s'organisa spontanément. On connaît la grandeur tragique des scènes qui accompagnèrent ses funérailles. A l'endroit du forum où son corps avait été brûlé, un autel fut élevé avec cette inscription : *Au Père de la Patrie*. Chaque jour on y sacrifiait. On

(1) Sur les précédents de l'apothéose impériale, v. BEURLIER, *Le Culte impérial*, p. 1 et suiv.

(2) V. BOISSIER. — *Relig. rom.*, t. I, p. 115.

(3) CIC. — *De consol.* ; *Ad att.*, XII, 18, 19, 33, 36.

(4) Picus, Faunus, Latinus, Quirinus étaient également considérés comme des dieux. AUG. — *De civ. Dei*, IV, 23, XVIII, 19.

venait jurer sur le nom de César. Dolabella fit détruire l'autel. Le sénat applaudit, le peuple ne cacha pas son mécontentement. Octave sut profiter de ces dispositions de la foule. Devenu triumvir il exigea du Sénat qu'il constituât régulièrement le culte du nouveau dieu. Tout le monde, sous peine d'être voué à la colère de Jupiter et du dieu César lui-même, dut célébrer sa fête le 2 juillet. Un temple fut élevé sur l'emplacement où le corps avait été brûlé (1) ! En peu d'années le culte nouveau s'étendit sur tout l'Univers, mais nulle part il ne fut observé avec plus de ferveur qu'à Rome. « Comme un besoin étrange de réforme et de rénovation travaillait alors le monde, il semblait que César, devenu dieu, allait amener des temps nouveaux et que le règne de la justice et de la paix daterait de son apothéose (2). » Virgile se fit l'écho de ces espérances populaires (3)

Du vivant même de César, les sénateurs, à bout d'adulation humaine, avaient fini par lui décerner les honneurs divins. Un des mois de l'année avait reçu son nom, son image figura à côté des images des dieux, un collège de prêtres, *Luperci Julii*, fut décrété, on jura par sa fortune, des fêtes devaient être célébrées en son honneur tous les cinq ans. On décida de lui dresser une statue avec cette inscription : *C'est un demi-dieu*, et l'année même de sa mort, on le proclama dieu parmi les plus grands, et on décida de l'adorer sous le nom de *Jupiter Julius* ! (4)

Avec de tels précédents, il eût été facile à Auguste tout puissant d'obtenir lui aussi, et de son vivant,

(1) Du vivant de César, le Sénat, qui devait applaudir à son meurtre, lui avait décerné des honneurs divins que le dictateur n'accepta qu'à contre-cœur, ou éluda (DION.-CASSIUS, XLIII, 24). La lecture, faite au peuple après la mort de César, du sénatus-consulte qui accordait au dictateur assassiné tous les honneurs divins et humains contribua à l'établissement de ce culte.

(2) BOISSIER. — *Relig. rom.*, I, p. 128.

(3) VIRGILE. — *Buc.*, V, 65.

(4) DION., XLIII, 14; XLIV, 6.

les honneurs divins. Ils s'offraient à lui pour ainsi dire. Le sentiment populaire qui avait consacré la divinité de César s'étendait au restaurateur de la paix publique. Mais Auguste était trop prudent pour autoriser des excès qui risquaient de le ridiculiser aux yeux de quelques-uns. Aussi ne permit-il jamais qu'on l'adorât à Rome et qu'on lui élevât des temples. Mais de toutes parts les provinces, l'Orient d'abord, puis l'Occident, soit flatterie, soit reconnaissance sincère, sollicitaient la faveur de lui élever des temples. L'eût-il voulu, il lui était difficile d'arrêter le mouvement. Mais sans doute il n'y tenait pas. Du moins exigea-t-il qu'à son culte fût associé celui de la déesse Rome (1). Ainsi la conquête recevait une consécration religieuse et la fidélité au peuple romain devenait un devoir. Ce double culte fut comme le signe de ralliement du loyalisme. Ainsi lorsqu'en 742, lors d'un soulèvement des Sicambres, les Gaulois furent accusés de connivence avec eux, soixante peuplades de ces derniers élevèrent à Lyon, au confluent de la Saône et du Rhône, un autel à Auguste et Rome (2).

Auguste acceptait avec un sourire des hommages que son ferme bon sens appréciait à leur juste valeur, mais qui servaient ses desseins. Un jour, les habitants de Tarragone lui envoyèrent une ambassade solennelle. Il avait fait, disaient-ils, un miracle ! Sur son autel un figuier était né.

« On voit bien, leur répondit doucement le maître du monde, que vous n'y brûlez guère d'encens (3) ! »

L'Italie même suivit ces exemples.

Les inscriptions témoignent de la popularité du culte impérial.

La mort d'Auguste donna à ce culte un nouveau lustre. Le Sénat reconnut le *divin Auguste*. Une li-

(1) Encore n'autorisa-t-il pas les citoyens romains à y prendre part. DION.-CASS., LII, 20. SUÉT. — *Aug.*, 52.

(2) DION., LIV, 32.

(3) QUINTIL., VI, 3, 37.

turgie fut établie qui servit désormais chaque fois que l'apothéose fut accordée à un empereur défunt. Le culte fut constitué. Un collège de vingt et un prêtres, tirés au sort parmi les familles les plus illustres de Rome, sous le nom de *Sodales Augustales*, fut créé. Aucune de ces mesures ne souleva d'opposition : au contraire, une foule d'associations particulières se constituèrent pour honorer le divin Auguste. Les provinces, qui avaient gagné à l'établissement du nouveau régime, ne restèrent pas en arrière. Entre autres libertés, l'empereur leur avait rendu celle de tenir des assemblées provinciales. Ces assemblées furent alors chargées par chaque peuple de célébrer le culte des Empereurs, dont on continuait à ne pas séparer celui de Rome. Partout, successivement, des temples s'élevèrent en l'honneur des maîtres du monde. Cette liberté rendue aux assemblées devait avoir des conséquences considérables. Elles étendirent, en effet, peu à peu leurs prérogatives et finirent par exercer un véritable contrôle sur les gouverneurs des provinces (1).

On peut observer encore que le culte des empereurs prit un caractère moins personnel que général : en adorant l'empereur mort ou vivant, on honorait surtout la puissance romaine et le pouvoir monarchique. Ainsi s'explique le fait que l'apothéose de quelques très mauvais empereurs passa sans soulever de réprobation. D'ailleurs, en général, le Sénat ne l'accorda qu'aux meilleurs.

Ainsi, entre tant de religions diverses, le culte impérial fut commun à tout l'Empire. Elle en fut le lien. L'autorité du flamine de Rome s'exerçait sur toutes les provinces. En regard de tant de sacerdoces indépendants, il y eut une hiérarchie de prêtres dont la tête était à Rome et les membres partout.

(1) BEURLIER. — *Op. cit.*, p. 99. E. DESJARDINS. — *Rev. de philol.*, 1879, et *Géogr. de la Gaule romaine*, t. III. GUIRAUD. — *Les assemblées provinciales*.

De la province, l'organisation se ramifiait au municipale, et plus profondément encore. De même qu'à Rome le culte du génie d'Auguste joint à celui des Lares de carrefour était réservé aux petites gens, de même en beaucoup de lieux, parmi le peuple, se formèrent des collèges de *Seviri Augustales* (1), composés de petits bourgeois, d'affranchis, d'esclaves. Exclue par leur obscurité des honneurs municipaux et des sacerdoces, ils trouvèrent une satisfaction inespérée dans ces fonctions nouvelles. Désormais ils tinrent un rang privilégié entre les décurions et le peuple, ils eurent une place réservée dans les banquets, même une petite part dans l'administration municipale. Bien que l'institution des Augustales demeure mal connue, on sait qu'elle prit assez d'importance pour que le titre en devînt fort recherché.

De fortes et diverses raisons expliquent donc la popularité du culte des empereurs. En vain l'apothéose d'un Claude révoltait le sens critique d'un Sénèque, le peuple n'y regarda pas de si près. Que l'on fasse à l'adulation sa part, soit, mais elle ne suffirait pas à tout expliquer. La sincérité ne fut pas absente. Quel intérêt, par exemple, sous Constantin, aurait-on eu à adorer encore Marc-Aurèle comme un dieu ?

Il faut aussi se représenter par l'imagination la transfiguration que prenait par l'éloignement le titre d'empereur parmi des peuples qui sentaient son action puissante et toujours présente sans voir de près ni ses faiblesses, ni ses travers, ni ses ridicules, ni parfois ses crimes.

Enfin le mot *divus* ne doit pas être confondu tout à fait avec *deus* (2). C'est le nom que les chrétiens ont donné à leurs saints, ne l'oublions pas, et,

(1) ZUMPT. — *De Augustalibus et Seviris augustalibus*.

(2) César, d'après Servius, reçut, le premier, ce nom. SERV. — *Ad Buc.*, V, 56. Il semble que la distinction entre *divus* et *deus* ne se soit pas imposée aussitôt. C. I. L., X, 1271 ; 3903.

somme toute, le culte des empereurs n'est pas très différent de celui des héros chez les Grecs, et, bien que fondé sur des motifs d'un autre ordre, de celui des saints dans l'Eglise chrétienne.

Enfin, il est si vrai que, si l'on va au fond des choses, ce culte s'adressait moins à un homme qu'à une idée, que l'apothéose fut donnée aux premiers empereurs chrétiens, jusqu'à Gratien.

Celui-ci, après avoir de son vivant refusé le titre de grand pontife, ne reçut pas après sa mort les honneurs de l'apothéose.

CHAPITRE VII

Les cultes orientaux. — Leur esprit. — Bellone, Cybèle, Isis, Mithra. — Les superstitions.

I

La religion romaine, presque exclusivement formaliste, n'avait rien d'intime, rien de personnel. Elle intéressait l'Etat, la famille, mais point l'individu. Par cette limitation même elle convenait bien aux premiers siècles de Rome, où l'idée de cité, de patrie, domine toutes les autres. Mais à mesure que la civilisation pénétra le peuple romain, que le théâtre des luttes armées s'éloigna, que les arts de la paix furent cultivés, que les lettres et la philosophie ouvrirent à l'étroite imagination des Quirites des horizons nouveaux, la vie individuelle se développa. Dès lors, des besoins que n'avaient pas connus leurs ancêtres se firent jour dans l'esprit des Romains. Ce que la religion nationale ne leur donnait point, ils le demandèrent aux cultes étrangers, à ces cultes profonds et mystiques où le symbole cachait une philosophie, où les cérémonies flattaient les sens et l'imagination, où les mystères, en se dévoilant, donnaient à l'âme l'aliment qui lui manquait.

Nous avons vu dès le II^e siècle avant Jésus-Christ les cultes asiatiques de Cybèle, de Bellone, de Bacchus, s'implanter à Rome victorieusement.

La conquête de la Grèce, celle de l'Asie, les relations avec l'Égypte, mirent les Romains en un contact continu avec la religion de ces peuples. Beaucoup se firent initier à leurs mystères. D'autre part, Rome attirait à elle des étrangers de toutes sortes, intrigants, aventuriers, ambitieux de toute envergure. Parmi ces étrangers, on remarquait des astrologues, des devins, des prêtres qui apportaient avec eux leurs cultes, séduisants par leur nouveauté et parfois leur étrangeté. Auguste tenta d'arrêter ce mouvement. Il avait coutume d'honorer dans leur lieu d'origine chacune de ces religions (1), mais il leur interdisait l'entrée de la ville (2). Tibère essaya de suivre la même politique (3), mais ses successeurs furent débordés. L'esprit même de l'Empire rendait inévitable cette pénétration mutuelle des religions qui devait aboutir à une sorte de fusion.

Un des changements les plus notables qui entraîna à Rome cette invasion des religions étrangères, ce fut la conception nouvelle que l'on se fit du prêtre. L'antique prêtre romain n'était qu'un fonctionnaire. Il n'avait pas même besoin d'être croyant. Dans les cultes orientaux, le prêtre veut surtout pénétrer jusqu'à l'âme. Il s'adresse au cœur de l'initié, par tous les moyens, il cherche à lui inculquer la foi, il prêche. Les prêtres forment une milice sacrée, ils se distinguent par leur costume, par leur attitude (4).

(1) Joseph. *De bello judaic.*, V, 38.

(2) Il fit détruire les temples élevés à Rome en l'honneur de Sérapis. DION., LIII, 2.

(3) Les fêtes nocturnes d'Isis donnaient lieu à d'intolérables scandales. JOSEPH, 18, 3, 4. Sous Tibère, le Sénat fit transporter, en Sardaigne, quatre mille affranchis « infectés des superstitions égyptienne et judaïque ». D'autres furent invités à quitter l'Italie si, dans un délai donné, ils n'avaient point renoncé à leur culte profane. TACITE. — *Ann.*, II, 85.

(4) BOISSIER. — *Relig. rom.*, I, 354 et suiv.

Ce fut surtout parmi les femmes que s'exerça leur propagande (1). Purifications, jeûnes, excitations sensuelles, grâce aux réunions nombreuses où les danses vertigineuses, la musique passionnée, les mettaient hors d'elles-mêmes, tout contribuait à les attirer.

Par cette surexcitation, elles se croyaient en rapport direct avec le dieu dont elles célébraient la fête, elles croyaient voir ses aventures, qui, dans les mystères d'Isis par exemple, leur était mises, pour ainsi dire, sous les yeux, grâce à un théâtre de marionnettes qui les mettait en action (2).

Mort et résurrection d'un dieu, amour d'une déesse pour ce dieu qu'elle perd, retrouve et ressuscite, tel est le fond commun de ces mystères orientaux : voluptueux et tendre, ou tragique et sanglant, suivant le tempérament de chaque peuple, avec l'Isis et l'Osiris des Egyptiens, l'Adonis et l'Astarté des Phéniciens, la Cybèle et l'Attis du Pont-Euxin. Des jeûnes, des pénitences précédaient l'initiation aux mystères d'Isis. On s'enfermait, on veillait dans son temple. Et quand le corps était épuisé, les nerfs tendus au dernier diapason, la divinité elle-même se manifestait aux yeux du néophyte. Alors il goûtait une volupté suprême. Des offices réguliers, des spectacles singuliers, tels que des confessions publiques, accompagnées de gestes bizarres, entretenaient cet enthousiasme. Mais la faiblesse humaine ne peut maintenir longtemps l'âme et les sens dans l'état de surexcitation qu'exigeait le culte épuisant d'Isis. Alors des pénitences, des purifications, une longue continence, des aumônes expiaient les fautes commises et les défaillances (3).

(1) BOISSIER. — *Relig. rom.*, I, 359.

(2) Un de ces théâtres de marionnettes sacrées a été retrouvé par M. Gayet dans ses récentes fouilles d'Antinoë. V. *La Revue* du 15 octobre 1904).

(3) Plutarque, *De Isid. et Os.*, parle avec beaucoup d'éloge de la sobriété et des autres vertus des prêtres d'Isis en Egypte. Le vrai serviteur d'Isis, dit-il, est celui qui médite

Dans le culte de Bellone, dans celui d'Attis et de la Mère des Dieux, le sang n'était pas de trop pour purifier le corps et mater l'âme rebelle. De là les mutilations des prêtres de Bellone, de la déesse syrienne et d'autres encore.

Ce n'est pas impunément que l'être humain se soumet à un tel surmenage. Tous les désordres qui sortent ordinairement d'un mysticisme poussé jusqu'à la folie, en sont le fruit naturel. Combien Auguste était sage en tentant d'en préserver ses peuples !

Or, ce surmenage, chez les véritables adeptes, était sans cesse entretenu. Avant d'arriver à l'initiation complète, il fallait passer par une série d'initiations partielles. *Pastophores, isiaques, anubici, dendrophores, compagnons danseurs de Cybèle, religieux de la grande mère, fanatiques* (habituels du temple de Bellone), tels étaient les noms des initiés qui avaient poussé jusqu'au sacerdoce leur incorporation à l'un de ces cultes (1). En récompense, les mystères leur étaient entièrement dévoilés.

En quoi consistait au juste cet enseignement ésotérique, on en est malheureusement réduit aux conjectures. Apulée, dans le si curieux récit qu'il fait de son initiation aux mystères isiaques, s'arrête net au moment décisif : « Je le dirais si je pouvais le dire ; vous le sauriez s'il vous était permis de l'entendre ; mais ici la langue ne pourrait parler, l'oreille ne pourrait écouter sans crime (2) ». Selon

sur les cérémonies religieuses qui lui sont imposées et cherche à en découvrir le sens. *Loc. cit.*, 3. Dans le même traité, Plutarque explique un certain nombre des symboles du culte d'Isis et d'Osiris.

(1) A l'origine, ces collèges étaient surtout composés d'étrangers. Ainsi, à Pouzzoles, on connaît un collège chargé du culte de Jupiter d'Héliopolis et qui était composé de marchands syriens. *C. I. G.*, 5853. *C. I. L.*, X, 1579; 1797. Plus tard, les collèges se recrutèrent dans chaque contrée parmi les nationaux. V. MARQUARDT, I, p. 173.

(2) APULÉE, liv. XI.

les Pères de l'Eglise (1), on se contentait d'y raconter les aventures divines qu'ignorait la foule. Suivant Aristote, on s'efforçait uniquement de mettre l'âme dans une certaine disposition. Sans doute par des spectacles merveilleux et appropriés. En effet, écoutons encore Apulée : « Je m'approchai des limites de la mort ; après avoir foulé le seuil de Proserpine et m'être promené à travers tous les éléments, je m'en retournai. Au milieu de la nuit, je vis le soleil resplendir d'une manière éclatante ; je m'approchai des dieux du ciel et de la terre, je les vis face à face, je les adorai de près ». Ainsi des prestiges, sans doute une représentation scénique savamment combinée où les prêtres eux-mêmes jouaient, comme dans les mystères du Moyen Age, les scènes sacrées, mais avec une mise en scène fantasmagorique, accompagnée d'une musique hallucinante, et cela aux yeux des profès, préparés par des jeûnes épuisants et par une attente pleine d'angoisses, soigneusement entretenus dans une excitation fébrile par l'art de prêtres expérimentés, tel était sans doute la partie extérieure du mystère. Ainsi les vérités que l'on voulait enseigner s'imposaient, en quelque sorte, non par le raisonnement, mais par la vue directe ; foi aux légendes sacrées, châtimement des méchants, félicité du juste. Et la fête se terminait par une sorte d'apothéose du nouvel initié, qui sortait de là transfiguré à ses propres yeux, purifié, vivant d'une vie nouvelle et plus haute que celle des simples mortels. Voilà du moins ce qu'il est permis de conjecturer sans que toutefois l'on puisse affirmer que c'était là tout ce que l'on appelle les mystères. Incontestablement des âmes avides de merveilleux, de foi, de surnaturel, y devaient trouver d'intimes et profondes satisfactions. Dangereux pour les âmes faibles et les tempéraments sensuels, les mystères n'étaient pas

(1) ARNOBE, V, 23. Clément d'ALEXANDRIE. — *Cohortatio ad gentes*.

incapables, nous le savons, d'élever les cœurs hauts placés, et si imparfaitement que ce fût, de leur donner le frisson du divin (1).

Contradiction ! dira-t-on peut-être. Mais outre la distinction que nous venons d'indiquer, le plus illustre ou tout au moins le plus communicatif des initiés, Apulée, nous met, je crois, sur la voie d'une distinction importante.

Nous venons d'analyser quelques passages du récit qu'il nous fait de son initiation aux mystères d'Isis. Encore n'avons-nous pas signalé toutes les parties élevées qu'il renferme. Mais que dans le même auteur on lise la description de la ridicule procession qui se déroulait au printemps en l'honneur de la même divinité (2), du grotesque et honteux cortège des prêtres infâmes de la déesse Syrienne, hypocrites et débauchés (3), on aura la clef de cette apparente contradiction. Un peu d'or dans beaucoup de sable et de boue, tel paraît devoir être la formule de cet étrange pêle-mêle.

Il est juste d'ajouter qu'en ce qui concerne Rome elle-même, les magistrats surent généralement interdire ce qu'il y avait de plus scandaleux dans les mystères. Le culte de la Bonne déesse en particulier, y prit un caractère de chasteté remarquable (4). Il faut distinguer enfin, entre le culte d'Isis, plus pur et plus élevé, et les cultes sémitiques, sanglants et qui s'adressaient davantage aux sens.

(1) Voir la belle prière d'Apulée à Isis, XI, 25. Diodore (V, 48) affirme que les initiés devenaient meilleurs et plus justes.

(2) APULÉE. — *Métam.*, XI, 8. Cf. HÉRODIEN, I, 10.

(3) APUL., VIII, 38. TERTUL. — *Apol.*, 25, cérémonies sanglantes en l'honneur de Cybèle. Cf. LUCIEN. — *Sur la déesse syrienne* (Astarté). Remarquer la honteuse rançon payée par les femmes initiées qui refusaient d'offrir leur chevelure à la déesse. *Loc. cit.*, 7.

(4) Les hommes en furent exclus sous peine de mort.

II

De tous les cultes orientaux, celui qui prit la plus grande place aux deux derniers siècles du paganisme, celui qui opposa le plus de résistance au christianisme, fut celui de Mithra, le dieu solaire des Perses. C'est que tout en offrant le même mélange de prestige et de mystérieux attrait que les autres cultes venus d'Orient, il répondait mieux à ce besoin d'une religion plus épurée qui éclate dans beaucoup de manifestations religieuses de ce temps troublé (1).

Assez nombreux sont les bas-reliefs mithriaques qui représentent le dieu immolant le taureau dans la caverne, accompagné d'autres animaux, lion, scorpion, etc. On n'a pas encore réussi à expliquer ce symbole d'une manière satisfaisante. Quoi qu'il en soit, Mithra, *Deus sol invictus*, apparaît comme la personnification de l'antique conception védique, la lumière triomphant des ténèbres. Mais derrière ce mythe se dissimulait toute une métaphysique, dont la fusion avec le néo-platonisme devait, suivant l'empereur Julien, adorateur passionné du dieu perse, refouler victorieusement le christianisme. Il est certain qu'au III^e siècle, ce culte était répandu dans tout l'Empire. Mithra était considéré par ses adorateurs comme le dieu unique de qui émanaient toutes les puissances secondaires (2). Mais le soleil matériel que l'on adorait n'était lui-même que l'image d'un soleil invisible, principe de la vie universelle. Cette sorte de monothéisme se retrouve d'ailleurs aussi

(1) V. Bibliographie. Cf. Windischmann. *Mithra (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, Bd. 1)*, 1859. SPIEGEL. — *Erânische Alterthumskunde, Bd. II* ; Leipzig, 1873, p. 77-87.

(2) MACROBE. — *Sat.*, I, 17 et suiv. Martianus Capella (2, 185 et suiv.), assimilait au soleil une foule d'autres divinités. Cf. les œuvres de l'empereur Julien.

bien dans les cultes d'Isis, de Sérapis, de Cybèle (1). Le culte mithriaque prescrivait la chasteté, la pénitence. Il pratiquait un baptême de l'eau et du sang, la confession. Ces rites présentaient avec ceux de la religion chrétienne des rapports qui frappèrent souvent les Pères de l'Eglise (2). Le culte était très compliqué et fait pour frapper l'imagination. Il se célébrait dans des souterrains. L'une des cérémonies les plus bizarres de l'initiation était le *taurobole*, ou baptême du sang, analogue à des pratiques du même genre que l'on rencontrait dans les cultes de Bellone et de la *Magna Mater*. Au dessus de l'initié enfermé dans une fosse, on sacrifiait un taureau, et au moyen de planches percées de trous, l'homme était inondé du sang tout chaud de la victime. On attribuait à cette ablution une vertu purificatrice. L'initiation ne comportait pas moins de quatre-vingts épreuves, par l'eau, par le feu, par la faim, par la soif, que rappellent singulièrement les épreuves maçonniques. On passait successivement par sept degrés, *corbeaux*, *intimes*, *soldats*, *lions*, *perses*, *coureurs du soleil*, et enfin *Pères* ! Les femmes étaient admises à l'initiation (3).

III

Nous devons signaler encore quelques manifesta-

(1) Firmicus MATERNUS. — *De errore profanarum religionum*. Le culte de Mithra, bien qu'aboli à Rome en 377, y persista. On connaît une inscription *mithriaque* de 391 (C. J. L., VI, 736). Paulin de Nole (*Pœma ultimum*, V, 112 et suiv.), en parle comme s'il était encore pratiqué.

(2) JUSTIN. — *Apol.*, I, 66. Firmicus MATERNUS, 27, 8. TERTUL. — *De præscr. hæer.*, 40 ; *De baptismo*, X, 5. PRUDENCE. — *Hym.*, X, 1011 et sq. Suivant eux, le culte de Mithra aurait fait des emprunts au christianisme.

(3) Saint JÉRÔME. — *Ep.*, 57. HENZEN. — C. I. L., V, 754. TERTUL. — *De coron. mil.*, 15. Sur l'initiation. PORPHYRE. — *De antro nymph.*, 6. Sur le *Taurobole*, description dans PRUDENCE, *Peristeph.*, 10, 1011-105. MOMMSEN. — *Hermes*, IV, p. 350 et suiv.

tions religieuses qui se produisirent au temps des Sévères. La doctrine pythagoricienne y trouva une sorte de renouveau et se personnifia en Apollonius de Tyane, dont le roman pieux de Philostrate fait revivre la figure ascétique (1).

Manifestement, la biographie d'Apollonius s'inspire à quelque degré du christianisme et elle emprunte à l'Evangile quelques récits des miracles. Le retour au pythagorisme ne fut pas d'ailleurs fort durable.

Pas davantage ne le fut le culte du dieu solaire syrien introduit par Elagabal (2). L'empereur déchu emporta avec lui la pierre d'Emèse et finit ses jours comme prêtre de ce culte.

Plus intéressante que cette tentative est la dévotion d'Alexandre Sévère aux bienfaiteurs de l'humanité. Elle marque vraiment un pas nouveau dans la voie de l'éclectisme philosophique et religieux. On sait que cet empereur prenait une part active aux exercices de tous les cultes. Il songeait à élever un temple au Christ. Il avait dans son laraire les images d'Orphée, d'Abraham, de Jésus-Christ, d'Apollonius de Tyane, d'Alexandre-le-Grand et des saints, si l'on peut ainsi parler, de second ordre, tels que Virgile et Cicéron.

Enfin le judaïsme, ou tout au moins ses pratiques, était très répandu (3). On le rencontrait déjà dans le palais de Néron, et sans se détacher des autres cultes, beaucoup d'adeptes observaient le jour du sabbat et les jeûnes, pratiquaient la circoncision (4).

IV

Ce tableau ne serait pas complet si nous ne fai-

(1) PHILOSTR. — *Vita Apoll.*

(2) Le premier, il lui bâtit un temple dans la ville. DION.-CASS., 79, 11. AUR. VICT. — *Cæs.*, 23.

(3) LAMPRIDE. — *Vita Alex. Sev.* dans *Histoire Auguste*.

(4) JUVÉN., 14, 96 ; *id.*, 100. SCHOLIASTE DE JUV., 3, 296. HORACE. — *Sat.*, I, 9, 68. OVID. — *Ars. am.*, 1, 76.

sions mention des superstitions et des pratiques de magie qui firent fureur sous l'Empire. Jamais les astrologues, toujours chassés et toujours reparaissant, ne trouvèrent plus riche terrain d'exploitation. Les empereurs, qui punissaient comme crime de lèse-majesté toute question posée à leur sujet aux Chaldéens, furent souvent les premiers à les consulter (1).

Méprisés au temps de Cicéron, les *Sorts* de Préneſte et de beaucoup d'autres lieux en Italie furent de nouveau consultés : c'étaient des sentences mêlées et que l'on tirait au hasard (2). Les oracles de la Grèce, devenus muets et profondément discrédités vers la fin de la République recouvrèrent la parole (3). Une foule d'oracles d'Orient acquirent une renommée qu'ils n'avaient jamais obtenue auparavant (4). L'interprétation des songes fut une industrie florissante. Toutes les sortes de divination, par l'eau, par les serpents, par les dés, et bien d'autres encore faisaient fureur.

Les arts magiques ne comptaient pas moins d'adeptes que la divination : les amulettes pour chasser le mauvais œil étaient de diverses sortes. L'une des plus curieuses est celle que l'on appelait Panthéa et sur laquelle étaient figurés les attributs de tous les dieux possibles. Elle passait ainsi pour très efficace. La vieille magie italique, car toujours cet art mystérieux fleurit sur cette terre volontiers superstitieuse, disparut devant la magie plus com-

(1) Les Chaldéens furent chassés en 139 av. J.-C. (VAL. MAX., 1, 3, 3) ; en 33 (DION.-CASS., 49, 43) ; en 16 apr. J.-C. (TACITE. — *Ann.*, 2, 32) ; en 52 (TAC. — *Ann.*, 12, 52). L'inefficacité de ces mesures est démontrée par leur répétition. Tacite (*Hist.*, 1, 22) les qualifie de race menteuse, toujours chassés et toujours retenus.

(2) L'Italie ne connaît pas d'autres oracles. CIC. — *De div.*, 2, 41, 86. SERV. — *Ad Aened.*, I, 508.

(3) SUÉT. — *Nero*, 40. DION.-CASS., 63, 14. PLUT. — *De Pythiæ, Oraculo*, 20, 29.

(4) HEROD., 41, 8, 6. MACROBE. — *Sat.*, 1, 23, 13 et suiv.

pliquée de l'Orient. Provoquer l'amour, causer des maladies, procurer la folie ou la mort, faire de l'or, évoquer les esprits, tels étaient les objets pour lesquels on avait ordinairement recours à la magie. Quant aux moyens qu'elle employait, ils ne différaient guère de ce qu'ils furent partout et en tous temps (1). Il faut y joindre toute l'habileté de la prestidigitation dont les Orientaux sont capables et aussi le secours de la mécanique, ingénieusement appliquée à des oracles : statues qui parlaient, se mouvaient, et même, dit-on, se soulevaient en l'air.

Les empereurs chrétiens interdirent toute divination et toute magie (2), mais ce sont là maladies inhérentes à l'espèce humaine et que l'on peut enrayer mais non détruire.

CHAPITRE VIII

Le syncrétisme. — La religion romaine et le christianisme.

I

Au milieu de toutes ces manifestations si diverses, et par bien des côtés si semblables du besoin religieux, un fait domine tous les autres : c'est la lente destruction du polythéisme, l'acheminement progressif de l'esprit humain vers une conception tout autre de la divinité. Depuis longtemps les philosophes avaient conçu l'idée de l'unité divine, mais cette idée était si bien en désaccord avec les croyances ambiantes qu'on la considérait comme une impiété.

(1) APULÉE. — *De magia*. Sur toute la question, v. le grand ouvrage de BOUCHÉ-LECLERCQ, *La divination dans l'antiquité*.

(2) Les oracles et toute espèce de divination furent formellement interdits par Coustance en 357 (*Cod. Theod.*, 9, 16, 4). Mais les oracles ne paraissent s'être tus que sous Théodose.

On sait qu'elle ne fut pas étrangère à la condamnation de Socrate. Cependant, sans s'étendre au-delà du petit nombre des esprits libres et méditatifs, elle n'avait pas cessé de faire son chemin. Elle trouva un auxiliaire puissant dans l'unité romaine. Ses progrès s'accomplirent sous une forme non théorique et abstraite, mais toute pratique. C'est qu'ils ne furent nullement l'œuvre des seuls philosophes (1), peu préoccupés de la foule, mais plus encore l'ouvrage inconscient de celle-ci. Il y eut convergence des esprits les plus raffinés et des moins cultivés vers le même but.

La première disparut cette idée très ancienne que les dieux de chaque cité ne valaient que pour elle. La pénétration réciproque de Rome par les provinciaux et des provinces par les Romains amenèrent les uns et les autres à rendre un culte aux dieux des populations parmi lesquelles ils séjournaient (2). Tous les cultes, nous l'avons vu, aboutissaient à Rome, y trouvaient des adeptes non seulement parmi leurs nationaux, mais parmi les Romains et les étrangers. De là à identifier ces dieux les uns aux autres, il n'y avait pas loin. Nous avons vu la fusion des dieux grecs et romains. Puis la politique y aida. Déjà César cherchait à persuader aux Gaulois que, sous des noms différents, ils adoraient les mêmes dieux que les Romains.

Ceux-ci de leur côté portaient avec eux le culte de Jupiter Optimus Maximus, et force était aux autres

(1) Le syncrétisme s'étend à la philosophie comme à la religion. Sénèque, Epictète, sont loin d'être de purs stoïciens, pas plus que Cicéron ne s'était attaché à un seul système, Horace passe pour un épicurien. Il fait cependant des emprunts aux stoïciens. Plutarque prétend relever de Platon, mais il est un des plus fermes défenseurs du paganisme.

(2) Les soldats furent inconsciemment des agents actifs du syncrétisme. Très religieux, ils adoptaient volontiers les cultes des peuples auxquels ils étaient mêlés et leur apportaient les cultes nouveaux. Ils furent parmi les plus fervents adversaires du christianisme.

nations de reconnaître que ce dieu était réellement très grand et très puissant, puisqu'il avait établi Rome au-dessus de tous les autres peuples.

Comme en somme les dieux principaux ne différaient pas essentiellement d'un pays à un autre, on en vint à se persuader que ces dieux étaient identiques dans le fond : ainsi Zeus et Jupiter ne furent qu'un même dieu, ainsi Jupiter Ammon réunit en sa personne trois grands dieux de l'Égypte, de la Grèce et de Rome, ainsi l'on vit Jupiter Dolichenus adoré sur l'Aventin : c'était une fusion du grand dieu syrien de Doliche et du dieu du Capitole. Ainsi encore à Baalbeck Antonin le Pieux élevait un temple fameux à Baal sous le nom de Jupiter Optimus Maximus. Ainsi la Virgo Cœlestis de Carthage s'identifiait à Cybèle. Il serait aisé de multiplier ces exemples.

Nous avons vu, d'autre part, comment les fidèles d'Isis, de Mithra, de Cybèle, sans refuser aux autres dieux l'hommage coutumier, étaient en réalité monothéistes.

Ainsi philosophie et syncrétisme théologique, syncrétisme populaire ou assimilation instinctive des dieux des diverses nations, syncrétisme politique qui rapprochait volontairement ces mêmes dieux, monothéisme déclaré ou discret des religions orientales, et, ajoutons-le ici, sourde influence du judaïsme et du christianisme, tout, dès le II^e siècle après Jésus-Christ, mais plus encore au III^e, concordait à cet aboutissement, le monothéisme.

Qu'on se rappelle la *Cité de Dieu*. Saint Augustin semble ne combattre que des païens honteux, qui tous, par quelque système, tentent d'excuser et d'expliquer leur polythéisme en le ramenant à un monothéisme déguisé. Et précisément, c'est peut-être cette transformation en une formule nouvelle et plus acceptable pour les esprits sensés qui permit au paganisme de tenir si longtemps contre la philosophie d'abord, puis contre le christianisme.

II

Malgré tout, cette tendance monothéiste restait trouble et confuse en ses applications. Le christianisme, en lui fournissant une formule, lui donnait satisfaction. Par l'effusion intime, par le don absolu du fidèle et jusqu'à la mort à la Divinité, par la prière, il répondait à l'incontestable soif d'épanchement religieux, de communication directe entre l'homme et son dieu qui travaillait alors beaucoup d'âmes et que les religions orientales avaient à la fois développée et tenté d'assouvir. La précision des dogmes dispensait les simples d'une impossible initiation philosophique. Par le relèvement moral de la femme et de l'esclave, du pauvre et de l'ignorant, il était d'accord avec les tendances humanitaires d'une grande partie de la philosophie, il avançait, mais ne contrariait pas la direction de l'Empire dont les lois s'acheminaient lentement mais sans interruption vers la substitution des principes du droit naturel à ceux du droit de la cité et du droit de la conquête ou de la force. Ainsi le christianisme — bien qu'il contînt en lui-même son principe, son moyen, son but — n'était pas en désaccord pour le fond des idées et des inclinations avec le mouvement général qui entraînait alors le monde civilisé. De là ses conquêtes rapides.

D'autre part, la religion romaine n'était point intolérante. Nous avons vu qu'à aucun moment elle ne fut persécutrice. Certains cultes furent écartés, mais pour des motifs de moralité. A certains moments de l'histoire elle eût fait bon accueil à la religion nouvelle. Pourquoi donc celle-ci fut-elle persécutée (1) ?

(1) Il est évident que nous n'avons pas la prétention de traiter en quelques lignes un sujet de cette importance. On trouvera dans ALLARD, *Histoire des Persécutions*, livre à l'autorité duquel les adversaires de l'auteur ont rendu hommage, tous les détails qu'elle comporte.

Tout d'abord si le christianisme n'était pas en opposition avec les tendances nouvelles, il les dépassait singulièrement par son radicalisme ; il n'avait pas contre lui un avenir qui lentement s'élaborait, mais toutes les forces du passé se dressaient contre lui.

Une autre cause, des plus considérables, fut son exclusivisme. Cela était absolument nouveau, sauf en ce qui concerne le judaïsme, égal sujet de haine et d'étonnement.

Les religions païennes, si tolérantes les unes pour les autres, ne pouvaient concevoir qu'un culte se présentât comme seul vrai et seul légitime, qu'il condamnât tous les autres comme criminels. Que la religion chrétienne eut seulement demandé à vivre en égale parmi tant d'autres, on ne l'eût point repoussée. Mais elle se posait en rivale qui ne souffre point de partage et visait la destruction de toutes les autres. Et comme toute la vie antique, publique et privée, était imprégnée de formes religieuses, le conflit était inévitable. Il se produisit le plus souvent sous la forme du refus d'adorer les images impériales. Double délit, double crime. Ne point adorer les insignes des légions, s'abstenir des spectacles, des jeux du cirque qui eux-mêmes faisaient partie du culte, tout cela paraissait révolte, insupportable singularité. Tenir des assemblées nombreuses, secrètes en de certains temps, était un délit que la politique jalouse de l'Empire ne supportait point. Le sentiment populaire ne s'offusquait pas moins : qui ne se conforme pas aux usages reçus, qui ne pense pas comme la foule, qui ne prend point part à ses plaisirs, qui n'épouse pas ses passions est déjà suspect, bientôt ennemi. *Ennemis du genre humain* ! accusation aussi terrible qu'elle est vague. De là les calomnies, mille bruits absurdes que leur absurdité même accrédite dans l'esprit inconsistant de la foule. De là, dès qu'une calamité publique, un danger réel ou imaginaire impressionnent les imaginations, le cri stupide : « Les chrétiens aux bêtes ».

Il faut bien le reconnaître, il y avait plus qu'un malentendu, un irréductible antagonisme entre l'ancienne société et le christianisme. D'instinct, on persécutait les chrétiens, cette société se défendait. L'avènement du christianisme était le reniement de tout ce qui avait été jusqu'alors la base même de l'organisation sociale et des mœurs : le droit de la force brutale, l'individu sacrifié à l'Etat et à la famille, l'adoration des puissances cachées de la famille, l'exaltation des passions jusqu'à les diviniser. Les chrétiens furent persécutés non seulement pour leur refus de sacrifier aux idoles, mais aussi en tant que chrétiens, sectateurs d'un culte illicite.

Ce fut à force de conquêtes individuelles que le christianisme fit enfin pencher la balance de son côté, et lorsqu'il l'emporta ce ne fut pas seulement le Christ qui triompha mais avec lui les aspirations nouvelles qui, sous mille formes diverses, fermentaient dans un monde travaillé sourdement d'un irrésistible besoin de rénovation. Et le triomphe du Christ fut la mort de l'ancien monde.

CHAPITRE IX

La fin du paganisme.

Si la longue résistance du paganisme est due à la force considérable que donne une situation acquise autant qu'aux tentatives qu'il fit pour se renouveler, son dernier effort fut surtout philosophique. Au III^e siècle, Plotin et ses disciples, s'appuyant sur les traditions de Platon et d'Aristote auxquelles ils ajoutaient des éléments stoïciens, tentent, avec le néo-platonisme, de fonder la religion sur la seule raison humaine. Le monde et Dieu sont nettement séparés. Dieu n'est accessible à l'homme que par l'état d'extase. Celle-ci s'obtient par un rigoureux ascétisme. Mais, entre Dieu et l'homme, dans l'échelle des

êtres, existent une multitude d'intermédiaires, où rien n'empêche de reconnaître les anciens dieux. Ainsi « le polythéisme fut basé sur la philosophie, les mythes furent expliqués par elle, les rites conservés, les exercices religieux vivement conseillés par elle (1) ». Ce fut donc une sorte de conciliation entre le passé et l'avenir.

Avec les successeurs de Plotin, Porphyre, puis Jamblique, le néo-platonisme versa de plus en plus vers les pratiques religieuses, puis il tomba dans les superstitions populaires, et « perdit sa dignité philosophique (2) ». On sait pourtant qu'au iv^e siècle l'école d'Athènes était encore florissante et comptait des maîtres et des disciples également illustres, tels que Libanius et Julien, le futur empereur. Celui-ci, dans sa tentative de restauration du paganisme, fournit l'exemple le plus frappant de cette union de la philosophie et de l'ancienne religion.

Il ne nous reste qu'à marquer les étapes de la reconnaissance officielle du christianisme jusqu'à l'abolition des cultes païens (3).

Vers le milieu du iii^e siècle, le christianisme était devenu une puissance avec laquelle il fallait compter.

Gallien le premier, en 260, après la persécution de Valérien, reconnut aux chrétiens les droits de réunion et de propriété. C'était un grand pas pour l'Eglise que cette reconnaissance en *droit* d'un état de choses qui depuis longtemps existait en *fait*. Les persécutions de Galère et de Dioclétien ne firent que suspendre ce droit. Constantin, par les édits de 311 (4),

(1) CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE. — *Manuel d'Hist. des religions*, trad. franç., p. 664.

(2) *Ibid.*, p. 665.

(3) BEUGNOT. — *Hist. de la destruction du paganisme en Occident*, Paris, 1835. CHATEL. — *Hist. de la destruction du paganisme dans l'empire d'Orient*, Genève, 1850.

(4) LACTANCE. — *De morte persec.*, 34. EUSÈBE. — *Hist. eccl.*, 8, 17.

312 (1), 313 (2), le rétablit. Le dernier de ces édits, daté de Milan, « le plus grand acte législatif que souverain ait jamais promulgué (3) », proclamait l'égalité de tous les cultes, la liberté la plus absolue. Si personnellement Constantin inclina de plus en plus vers le christianisme, il demeura, en somme, fidèle à cette politique.

Ses successeurs Constant et Constans attaquèrent au contraire ouvertement l'ancien culte : ils firent fermer tous les temples et les sacrifices furent interdits sous peine de mort. La tentative de Julien pour rendre sa vigueur au paganisme et l'organiser en y introduisant beaucoup d'emprunts faits à la hiérarchie et aux mœurs chrétiennes fut éphémère comme le règne de cet empereur.

Gratien le premier refusa le souverain pontificat, L'enlèvement définitif de la statue de la Victoire à laquelle les sénateurs, encore païens pour un grand nombre, avaient coutume d'offrir quelques grains d'encens avant d'entrer en séance est un épisode bien connu (4).

En 382 les biens des temples furent confisqués (5).

Le dernier tressaillement du paganisme officiel se produisit en 392-394, sous le règne du rhéteur Eugène.

Théodose, maître de l'Orient depuis 387 et de tout l'Empire à la mort d'Eugène, puis ses successeurs Honorius et Arcadius (6), achevèrent la destruc-

(1) EUSÈBE, 9, 9.

(2) LACT. — *De morte persec.*, 48. EUSÈBE, 10, 5.

(3) DURUY. — *Hist. des Romains*, t. VI, p. 61. La numismatique de Constantin, païenne pour la plus grande part, offre un certain nombre de médailles où les signes païens et chrétiens sont rapprochés.

(4) SYMMACH. — *Ep.*, 10, 61. SAINT AMBROISE. — *Ep.*, 17, 18. O. GERHARD. — *Der Streit um der Altar der Victoria*, Siegen, 1860. Cet épisode est raconté en détail dans BAUNARD, *Vie de saint Ambroise*.

(5) Code Théod., 16, 10, 20.

(6) On lit dans BÆHRENS, *Poetæ lat. minores*, III, p. 286

tion de l'ancien culte. Après eux, il y eut encore des païens, mais à titre individuel. Sous le règne de Justinien le triomphe du christianisme était si complet que dès lors le pouvoir cessa de les combattre et protégea même la liberté des tenants obstinés du passé, qui ne pouvaient se résoudre à embrasser à leur tour la croix victorieuse (1).

et suiv., un poème composé en 394 à l'occasion d'un temple de Flora, bâti ou restauré.

(1) Cod. théod., 16, 10, 24, an. 423.

BIBLIOGRAPHIE

- MOMMSEN et MARQUARDT. — *Manuel des antiquités romaines*, t. XIV. *Le culte chez les Romains*, par J. MARQUARDT, traduit de l'allemand par M. BRISSAUD, 1890.
- BOUCHÉ-LECLERCQ. — *Manuel des Institutions romaines*, 1896.
- L. PRELLER. — *Römische Mythologie* (3^e éd. revue par Jordan, Berlin, 1881-1883). (Résumé par Dietz en français, *Les Dieux de l'ancienne Rome*, 1866, ne donne qu'une idée très imparfaite du grand ouvrage de Preller).
- BOISSIER. — *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, 2 vol. 1884.
- J. REVILLE. — *La Religion sous les Sévères*, 1886.
- BEURLIER. — *Le Culte impérial, son histoire, son organisation depuis Auguste jusqu'à Justinien*, 1891.
- G. LAFAYE. — *Histoire des divinités alexandrines hors de l'Egypte*, 1884.
- FR. CUMONT. — *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, 1894. ID. — *Les Mystères de Mithra*, 2^e éd., 1902.
- BOISSIER. — *La Fin du paganisme*, 2 vol. 1891.
- Dans les *Histoires romaines* de MOMMSEN et de DURUY chapitres spéciaux, très importants (1).

(1) La bibliographie de la religion romaine est immense. Nous nous sommes bornés à indiquer les ouvrages récents les plus complets et les plus accessibles. Bibliographie de chaque question aux articles correspondants du *Dictionnaire des Antiquités*, DAREMBERG et SAGLIO.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I. — Complexité du sujet. — Les sources. — Divisions	3
CHAPITRE II. — Caractères de la religion romaine. — Idéalisme et abstraction. — Les <i>Indigitamenta</i> . — Les grands dieux. — Lares, Pénates, Gé- nies. — Rapports entre l'homme et les dieux. — Auspices. — Tendances morales de la reli- gion romaine	8
CHAPITRE III. — Les influences étrangères. — In- fluence étrusque. — Influence grecque. — Succès de cette der- nière. — Les livres sibyllins .	15
CHAPITRE IV. — Le culte. — Culte privé. — Culte pu- blic. — <i>Sacra pro populo</i> . — <i>Sacra popularia</i> . — Flamines. — Collèges sacerdotaux. — Sa- crifices. — Lieux du culte . .	20
CHAPITRE V. — Décadence de la religion romaine. La philosophie. — L'assimila- tion des dieux romains aux dieux grecs. — Subordination de la religion à la politique. — Abandon des temples. . .	29

CHAPITRE VI. — L'Empire. — Politique religieuse d'Auguste. — Renaissance de la religion romaine. — Le culte impérial	35
CHAPITRE VII. — Les cultes orientaux. — Leur es- prit. — Bellone, Cybèle, Isis, Mithra. — Les superstitions .	43
CHAPITRE VIII. — Le syncrétisme. — La religion ro- maine et le christianisme . .	53
CHAPITRE IX. — La fin du paganisme	58
BIBLIOGRAPHIE	62

FIN DE LA TABLE